



auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

DOSSIER

Le quatrième pouvoir

L'auditoire fait son investigation



©Simon Béard

L'auditoire N°294 // Octobre 2026
Retours L'auditoire – FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

SOCIÉTÉ

Animer demain
«sans I.A.»

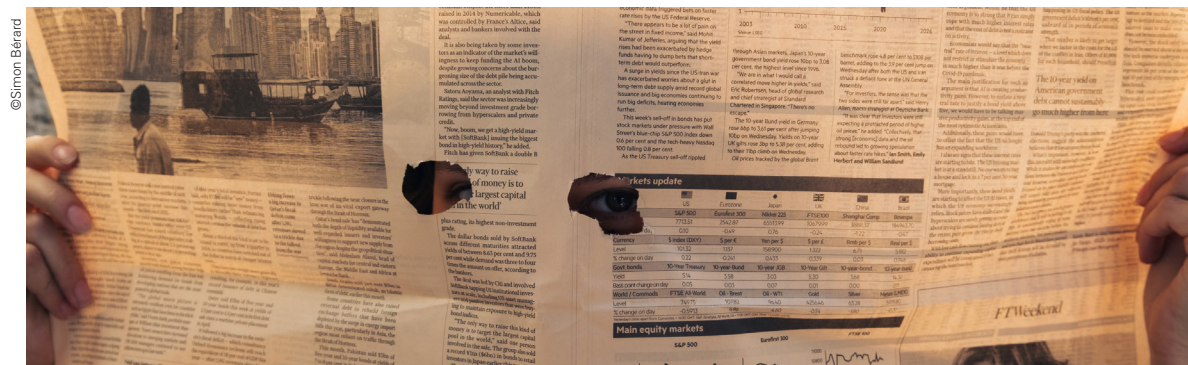
CAMPUS

Nourrir son cer-
veau à l'UNIL

CULTURE

La scène biennoise
avec Myyr

Fédération
des Associations
d'Étudiant·e·s
FAE



DOSSIER

04-05

Interview Ainhoa Ibarrola

06

Niels Ackermann:
photojournaliste

07

Le journalisme est (a)
politique
Sexiste, le journalisme
sportif?

08

Le dessin de presse en
danger?

09

RTSxL'auditoire

Canal 18/25

SOCIÉTÉ

10

Aimer demain « sans I.A. »

11

Cancer au féminin
Chronique polémique

12

Fabriquer le doute
Chronique Patriarcat
debunké

13

L'utopie du veto
Les dessous de TikTok

FAE

14

Asso'Découverte

CAMPUS

15

MarketPlace helvétique
Chronique soirées

16

L'AEA veut retrouver son
élan

SPORT

17

Dollars pour un coup de
pied
S'entraîner à sang pour
sang

SCIENCES

18

Le pouvoir de l'odorat
Etna, le volcan
imprévisible

19

Nourrir son cerveau à
l'UNIL

CULTURE

20

La scène biennoise avec
Myrr

21

L'amour au goût de sel
Qui a peur des femmes?

22

De Heidi à Kaguya
Au fil des oeuvres: le
voguing

23

Voir clair avec Adèle
Haenel
Recos culturelles

24

CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
MERCÌ À L'ÉCUREUIL QUI NOUS À REMPLI DE TÈN-
DRESSÉ, MERCÌ AUX FEMMES, MERCÌ À ZOÉ POUR
LES SUGGERIES, MERCÌ EVA POUR LES TITRES,
MERCÌ BOURDIEU POUR LA DISTINCTION, MERCÌ
SIMON POUR TA CRÉATIVITÉ, MERCÌ LE CRINGE,
MERCÌ À ROMAN POUR LES CADEAUX ET LE CADI,
MERCÌ JESS POUR TON RIRE, MERCÌ AUX
NOUVEAU-ELLES RÉDACTEURICES, MERCÌ À FRAU
PFITZMANN, MERCÌ AU ZOO BÜRGER, AU COL
RELEVÉ DE CHARLÈNE ET AU MATCH MANQUÉ.

L'AUDITOIRE

N° 294
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
F: 021 692 25 90
E: AUDITORE@MAIL.COM
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
ANTOINE PINGOUD, GLORIA M. VENTURIN,
MARIE GENEUX, LOLA WILLEMIN, PAULINE
PÉQUIGNOT, ZOÉ BRUAND, DIANA SOKOLOVA,
EVA ROBILARD, AULAN RAMADANI, ALBINA
HALTI, SOLÈNE NEDIR, KENAN GYGAX, ANN-
KARMEN MPRESSA EPOMA, XAVIER CURTY,
LÉONTINE JULLIARD, GIULIA LATINO, ILIAN
GUESMIA, MATHILDE GRIESEL, AINHOA
HOLZER, CHARLÈNE WICKY, LEYLY FARMAN-
FARMAIAN, SARAH PFITZMANN, JESSICA
SOUSA

SECRÉTAIRE COMPTABLE
PATIMA BOURAOUA**IMPRIMERIE**
CENTRE D'IMPRESSION DE BERNE

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
JESSICA SOUSA
& SARAH PFITZMANN

DOSSIER
ZOÉ BRUAND**SOCIÉTÉ**
EVA ROBILARD**FAE**
CHIARA GALLÉ**CAMPUS, SPORTS & SCIENCES**
GIULIA LATINO**CULTURE**
CHARLÈNE WICKY**WEB**
KENAN GYGAX

Le journalisme en péril...

...la démocratie en jeu

Entre l'intelligence artificielle au sein des rédactions, le flot d'info qui polarise l'opinion publique, les lecteur·ices sont de plus en plus méfiant·es ou tout du moins préoccupé·es par l'état de la presse. Et il y a de quoi puisque les médias traversent une période agitée. Difficile, d'ailleurs, de ne pas partager cette méfiance quand nous savons que les rédactions sont entre les mains de quelques grandes sociétés. Comment faire confiance à l'information qui circule sur des plateformes détenues par une poignée de *tech bros*? Comment distinguer les médias sérieux de ceux qui monétisent l'information pour en faire un instrument de contrôle politique? Faut-il suivre l'exemple de nos voisin·es belges et instaurer un cordon sanitaire médiatique face aux idées extrêmes qui envahissent désormais éhontément nos écrans?

Face à ce climat anxieux, la profession refuse de capituler

Est-ce que s'informer uniquement auprès de médias alternatifs ne risque-t-il pas d'accentuer la polarisation de l'opinion? Et, au nom du pluralisme, faut-il vraiment tout couvrir? Ces questions, nous les avons longuement débattues au sein du comité de *L'auditoire*. Elles nous ont donné l'envie de consacrer ce Dossier au journalisme. En tant que journal étudiant, nous observons la défiance croissante envers la presse dite *mainstream*... Cependant, des médias indépendants, de l'incontournable *HugoDécrypte* au média local *Ragekit*, émergent et gagnent la confiance d'une partie du public. Est-ce là l'avenir du journalisme? Parce que la presse ne se résume pas à l'écrit, nous avons également choisi de mettre en lumière d'autres manières de transmettre l'information, comme le

photojournalisme ou encore le dessin de presse. Dans le fond, le défi reste le même, à savoir informer le public sans céder au sensationnalisme, pour ne pas aggraver cette *news fatigue* à laquelle beaucoup d'entre nous sont aujourd'hui confronté·es.

Un avenir sans contre-pouvoir?

Le journalisme oblige le pouvoir à rendre des comptes: il interroge la parole politique et la confronte aux faits, aux chiffres, au réel.

conditions plus rudes, des équipes sommées de faire toujours plus avec toujours moins.

Une note d'espoir

Face à ce climat anxieux, la profession refuse de capituler. Des associations naissent, des initiatives se multiplient. Le 23 mai 2026, le *Presstival* tenait à Bienne sa deuxième édition. Ce festival du journalisme romand a réuni professionnel·les, membres du comité de *L'auditoire*, ancien·nes du journal et étudiant·es en journalisme autour des défis qui secouent le métier. Le message était clair: la relève est là et elle n'a aucune intention de baisser les bras. À *L'auditoire*, cette cause n'est pas un sujet pris à la légère: c'est notre raison d'écrire. À l'heure où l'émotion séduit plus sûrement que la vérité, lutter contre la désinformation et transmettre une information fiable n'a jamais semblé aussi urgent. Sur la base de cet engagement, *L'auditoire* a été retenu dans le cadre d'un appel collaboratif entre l'UNIL et la RTS. Au fil du semestre d'automne, nous présenterons un cycle de quatre conférences. Chaque conférence fera dialoguer une voix du monde académique et un·e collaborateur·ice de la RTS autour d'une même ambition: penser le journalisme aujourd'hui. Plus d'informations à ce sujet sont à découvrir aux pages 9 et 15 de ce numéro. Alors bien sûr que nous avons peur pour notre avenir de journaliste. Nous aurions tort de le taire. Toutefois cette peur n'entame en rien une certitude: un monde sans journalisme, sans voix pour faire contre-pouvoir, est un monde qui court à sa perte. Alors nous continuerons d'écrire, de questionner et de vérifier. Chères lecteur·ices, tant que vous nous lisez, nous ne sommes pas prêtes de nous taire. •

Jéssica Sousa & Sarah Pfizmann,
Co-rédactrices en chef de
L'auditoire



Documenter l'impensable

Rencontre: Ainhoa Ibarrola

CRANS-MONTANA • L'incendie du bar *Le Constellation* à Crans-Montana a rappelé la délicatesse qu'exige le journalisme face à la tragédie. Comment informer tout en protégeant les victimes? Ainhoa Ibarrola, journaliste de la RTS présente sur place le 1er janvier, revient sur cette tragique journée et ouvre la réflexion sur son métier.

Bonjour Ainhoa Ibarrola, tu es journaliste au département de l'actualité de la RTS, ancienne collaboratrice de son bureau valaisan, co-animatrice de «La Biscotte», la matinale de *Couleur 3*, et ancienne rédactrice de *L'auditoire*. Comment as-tu appris la nouvelle de la tragédie de Crans-Montana?

Ce jour-là, j'étais en congé et je n'avais pas fait fort la veille au soir. C'est au lit, au matin, que j'ai reçu les premiers messages de la rédaction. Nous savions que quelque chose s'était passé à Crans-Montana, mais pas encore exactement quoi. Je me suis proposée pour venir en renfort car je savais que beaucoup de collègues n'étaient pas encore mobilisables à cette heure-ci. C'est ainsi que je suis partie à Sion pour récupérer mon matériel et que je suis montée à Crans-Montana, avec mon collègue Cédric Jordan. Dans la voiture, nous savions que nous allions vivre une journée éprouvante. Quand nous sommes arrivés sur place, nous ne savions pas exactement où nous devions nous rendre. Devant le bar, nous avons commencé à filmer des débris, comme les vitres soufflées, et à interroger les premier·ères passant·es qui nous ont parlé d'un bruit d'explosion, lequel s'est révélé par la suite être le «flashover».

Parlons des médias étrangers, dont certains ont été pointés du doigt en raison de leurs méthodes. Comment s'est déroulée la collaboration avec les journalistes venu·es d'autres pays?

N'étant venue qu'en renfort le premier jour et le septième [NDLR: la journée d'hommage national], je ne me suis pas occupée du suivi de l'incendie. De ce fait, j'ai été peu confrontée à la presse étrangère. Si les premiers médias sur place étaient évidemment régionaux, comme *Canal 9* ou *Le Nouvelliste*,



les médias français sont arrivés plus tard dans la soirée.

À l'échelle romande, il y a eu un deuil collectif

En revanche, j'ai collaboré avec les MFP, les médias francophones publics, pour intervenir sur leurs antennes en attendant l'arrivée de leurs journalistes. Dans la journée, je suis ainsi intervenue auprès de six ou sept médias différents.

On a pu aussi noter une sorte de «Röstigraben» entre médias romands et alémaniques. Les premiers étaient davantage dans l'émotion, les seconds ont

rapidement sonné la charge contre la commune et le canton du Valais après l'incendie. Comment expliquer cette différence?

Lorsqu'on arrive sur un lieu où l'on a l'habitude de faire des reportages, il est humainement impossible de garder la même distance que face à une tragédie qui se passe à l'autre bout du monde.

Notre rôle a été d'accompagner ce sentiment de deuil collectif

À l'échelle romande, il y a eu un deuil collectif, et de nombreuses personnes ressentait le besoin de l'exprimer. Je pense que notre

rôle, en tant que média romand, a été d'accompagner ce sentiment, qui était moins marqué en Suisse alémanique. Leur recul leur a permis de poser des questions que nous avons également abordées par la suite. Il fallait laisser le temps de digérer.

Est-il plus facile, en tant que média local, de gagner la confiance de la population?

Je ne sais pas, je n'ai jamais travaillé pour un autre média. Je pense qu'il s'agit surtout d'une question d'approche. Le canton du Valais a enchaîné les catastrophes ces dernières années, comme les débordements du Rhône à Sierre en 2024 ou l'éboulement de Blatten en 2025. J'ai l'impression d'avoir appris, à travers ces expériences, la

manière d'aller vers une personne qui traverse une épreuve difficile et comment lui demander si elle souhaite témoigner. Lorsqu'une personne est en pleurs, je préfère la laisser tranquille. En revanche, si une personne traîne dans les parages, je m'approche d'elle en lui annonçant directement que je suis journaliste.

Pour la plupart d'entre nous, on fait avec sa déontologie

Je commence toujours par échanger avec elle de manière informelle, sans micro ni caméra, car il faut respecter la volonté de la personne d'accepter ou non d'être filmée. Toutes les informations que je glane, je les utilise ensuite pour mes duplex, notamment quand le présentateur du JT me demande quelle est l'ambiance sur place. Il existe mille manières de procéder, et c'est avec celle-ci que je suis la plus à l'aise. Pour la plupart d'entre nous, on fait avec sa déontologie et ce qu'on nous a appris, mais aussi avec ses tripes: quand on sent qu'il ne faut pas y aller, on n'y va pas, et quand on sent qu'il faut y aller, on y va.

Y a-t-il des contenus que tu as filmés ou enregistrés et que tu as décidé de ne pas diffuser?

Non, car à Crans-Montana, il n'y avait visuellement rien de choquant. Ce sont mes collègues du web qui ont dû faire le tri parmi tout ce que la rédaction recevait. Par exemple, nous avons reçu dans l'après-midi du 1^{er} janvier la vidéo d'un corbillard sortant du bar, que nous avons décidé de ne pas publier: elle n'avait pas de valeur informationnelle et, à mon sens, allait trop loin.

Quand on sent qu'il ne faut pas y aller, on n'y va pas

Elle nous a néanmoins apporté l'information que des corps se trouvaient toujours à l'intérieur. En revanche, certains témoignages diffusés au 19h30 ou sur Instagram ont été retirés par la suite. Ce fut notamment le cas de celui d'un jeune homme recherchant sa sœur: une fois sa disparition confirmée, cette publication n'avait plus lieu

d'être.

La RTS n'étant pas une chaîne d'info en continu, elle prend du recul sur la diffusion de l'information. Qu'est-ce que cela change dans votre manière de travailler?

Le premier jour, nous avons presque eu l'impression d'être en mode «chaîne d'information en continu», car nous avons diffusé deux émissions spéciales. Notre job, en tant que journaliste, c'est de pouvoir proposer du vrai reportage avec des sujets construits. Or, lorsqu'on enchaîne les directs, on manque de temps pour échanger avec les personnes sur place. C'est toute la différence avec les chaînes d'info en continu. Mais prendre ce temps implique d'être nombreux-ses sur le terrain. Nous avions du monde à Crans-Montana, mais également à Sion pour les conférences de presse, sans oublier nos appuis depuis Genève et Lausanne. C'est dans ces moments-là que l'on mesure la force de frappe de la plus grande rédaction de Suisse romande en termes de journalistes; c'est assez impressionnant.

La plupart des victimes étaient mineures. Qu'est-ce que cela a changé dans votre manière de couvrir ce drame?

Les deux témoignages principaux que nous avons diffusés ce jour-là étaient ceux de jeunes qui nous avaient contactés sur notre compte Instagram après un appel à témoins. Mes collègues ont certes reçu beaucoup de messages décousus, mais cela nous a permis de réaliser qu'avec cette génération, cette méthode fonctionnait plutôt bien. La jeune femme sortie miraculeusement du bar, que j'ai interviewée pour le 19h30, est venue d'elle-même à notre rencontre. Elle était accompagnée de son père; nous nous sommes installés au bord d'un étang et nous avons pris le temps de faire les choses posément. Cela nous a permis de travailler dans de bonnes conditions, tant pour nous, journalistes, que pour nos témoins, qui ont ainsi pu fixer leurs limites.

Comment as-tu vécu ces deux jours à Crans-Montana? Peut-on vraiment mettre sa vulnérabilité de côté lors de ce type d'événement?

Bien sûr que ça nous touche. Même en tant que journaliste, il est

difficile d'assimiler une telle nouvelle et qu'elle fasse tout de suite sens dans ton cerveau. Toute la matinée, nous étions tellement dans le *rush*, que c'est seulement au cours de l'après-midi qu'on a vraiment pris la mesure de l'événement.

Nous avons le devoir de connecter les humains entre elles-eux

La journée, on reste professionnel-le, mais le soir, on s'effondre. La chance qu'on a eue, c'est que le bureau valaisan est une équipe très soudée. Nous étions déjà restés très uni-es

été rapide de passer à autre chose, mais pour elles-eux, ce fut le début d'un long et difficile chemin.

Finalement, quel est le rôle du journalisme dans une tragédie telle que celle de Crans-Montana?

Face à une telle catastrophe, la population éprouve le besoin de comprendre ce qui s'est passé. Nous avons donc un devoir d'information, mais aussi celui, que j'estime essentiel, de connecter les humains entre eux. À Crans-Montana, j'ai fortement ressenti ce besoin de la Suisse romande de se sentir connectée avec les victimes et les familles. Cela s'est traduit par des gestes symboliques, comme ce groupe qui a tracé un cœur en skiant. Ce que je retiens,



après Blatten. La RTS a mis en place une cellule d'écoute que j'ai appelée dès le lendemain et qui a pu répondre à mes questions.

Est-ce que cela a changé la manière d'appréhender ton métier?

Je pense que oui. Ces événements sont des choses qui te marquent beaucoup. Comme à Blatten, où j'ai passé deux semaines sur place, ce sont les visages, les noms et les histoires des gens avec qui l'on discute qui laissent des traces. J'y ai souvent pensé après. Quand j'entends que Blatten va être reconstruit, je me rappelle les sinistrés avec qui j'ai échangé et je me demande s'ils-elles vont faire le choix de revenir ou pas. On les a rencontrés dans un moment tellement terrible. Pour nous, cela a

c'est le témoignage des personnes touchées qui nous ont dit: «Si nous avons ressenti cette solidarité nationale, c'est aussi grâce à vous. Voici l'un de nos rôles en tant que média.» •

Propos recueillis par Antoine Pingoud

Niels Ackermann: photojournaliste

PHOTOGRAPHIE • Photojournaliste depuis 2007, Niels Ackermann a vu son métier se transformer. Entre les commandes commerciales qui prennent le relais sur la presse et l'inévitable intelligence artificielle, les défis sont nombreux, mais son désir de transmettre l'information demeure intact.

Il commence sa carrière en 2007, à une époque où la presse disposait encore de ressources solides. Et puis, au fil du temps, un glissement s'opère: il y a le web, la concurrence publicitaire et la perte d'autorité de la presse traditionnelle. Résultat paradoxal: «Avant, j'étais payé au tarif presse pour faire des reportages; maintenant, je suis payé au tarif des entreprises, jusqu'à quatre fois plus, pour faire quasiment les mêmes reportages.» La différence, dit-il, ne se joue pas forcément dans la manière de travailler, que ce soit pour la presse ou non, c'est souvent la même liberté qui est accordée, la même exigence déontologique. En revanche, l'endroit où une image est diffusée modifie la manière dont elle sera reçue. Si le reportage publié dans la presse s'annonce comme une information, la même série, produite pour une marque, devient un message commercial. À cela s'ajoute désormais une autre pression, celle de l'intelligence artificielle générative, qui vient elle aussi redessiner le marché, voire poser une question presque existentielle: qui, aujourd'hui, se soucie encore de voir du vrai? «Ça m'amuse autant que ça m'inquiète», répond Ackermann, avant de nuancer: la question se pose différemment selon les contextes. Pour la publicité, la distinction entre une image ultra-retouchée et générée artificiellement lui semble fine.

Il est donc important de conscientiser ses propres biais

Du côté de l'information en revanche, c'est plus complexe. Pour rester pertinent, il s'agit de proposer un message que l'IA ne peut remplacer. Si cette dernière est douée pour reproduire, elle l'est beaucoup moins lorsqu'il s'agit d'innover. Une limite qu'il voit comme un moteur pour renoncer à la facilité du mainstream, «tu cours ou tu meurs», résume-t-il.

Déconstruire ses propres biais

Pour Niels Ackermann, l'objectivité n'a rien d'un état naturel: c'est un

travail actif de déconstruction de ses propres biais. Un exercice qu'il illustre par un mandat particulier, où il avait été chargé de suivre des soldats israéliens blessés en vacances en Savoie, alors qu'il se dit personnellement plus sensible au sort des habitant-es

important de conscientiser ses propres biais et d'accorder une attention au contexte global. Pour construire cette distance, il évoque «l'angle méta», une technique développée au fil d'un mandat mené sur plusieurs années avec Bertrand

journalistes venu·es l'accueillir, la foule qui se presse. Un principe qu'il applique aussi à *Looking for Lenin*, livre cosigné avec Sébastien Gobert sur la décommunisation en Ukraine.

Le premier sujet, on le fait pour soi

Ils avaient choisi de ne jamais trancher: «Ça n'avait aucune forme d'intérêt de dire à ces gens ce qu'on pensait de ce qu'ils font.» Une posture qui reflète une réalité complexe: «Plus on sait, moins on sait, plus la réponse est compliquée.»

Trouver son terrain et savoir en vivre

Interrogé sur ce qu'il conseillerait à de jeunes photographes, Niels Ackermann distingue d'abord la question économique, le fait de trouver comment se financer sans dépendre uniquement de la presse: «Chacun trouve son modèle économique», résume-t-il. Et dans son cas, il s'agit d'alterner entre mandats commerciaux et projets personnels autofinancés. De son expérience, il tire trois principes essentiels. D'abord, trouver son terrain: «Le premier sujet, on le fait pour soi», loin des sujets déjà couverts. C'est ainsi qu'est né *Looking for Lenin*, de la curiosité personnelle pour l'Ukraine post-soviétique. Ensuite, il faut choisir un timing pertinent: publié pile pour le centenaire de la révolution russe, ce qui a contribué à porter le succès du livre, la preuve, dit-il, qu'«un timing peut vraiment nous changer la vie». Enfin, toujours garder un plan B: un-e protagoniste peut se rétracter, un financement peut manquer, une route de repli peut s'avérer minée, parfois au sens propre, se souvient-il, en évoquant la forêt qu'il avait un temps envisagée comme voie d'évacuation près de Slavoutych, plus tard truffée de mines russes. En somme, il faudrait suivre sa passion mais toujours en innovant et en anticipant. •



de Gaza: «J'ai pris de la distance avec mes propres sentiments, et j'ai juste regardé comment ils-elles interagissent avec leur environnement.» Les soldats, en multipliant les gestes ostentatoires et les comportements déplacés ont fini par construire leur image eux-mêmes. Il est donc

Piccard, dans le cadre du projet *Solar Impulse*. Plutôt que de photographier le sujet seul et de manière isolée, il s'agit de s'intéresser à tout ce qui fait le contexte dans lequel il interagit. Dans le cas de Piccard, il ne s'agissait pas de le photographier seul en train de sortir de l'avion, mais aussi les

Gloria M. Venturini

Le journalisme est (a)politique

POLITIQUE • Dans les imaginaires, le journalisme se doit d'être neutre et de présenter tous les points de vue afin que le lectorat et l'audience se fassent leur propre avis. Mais la neutralité et sa définition sont souvent rediscutées.

De nombreuses attaques envers la presse et les médias pointent un traitement de l'information trop orienté. Au tournant des années 1970 déjà, la TSR était suspectée d'être infiltrée par des journalistes de gauche. Certaines émissions progressistes, abordant des sujets tabous, comme *Canal 18/25* à destination des jeunes adultes, étaient visées par des plaintes d'organisations conservatrices.

Les médias possèdent leurs propres biais

Cette critique du manque d'impartialité est toujours présente, parfois comme outil de décrédibilisation. Une

certaine crainte s'est installée dans la profession d'être taxé-e de journaliste engagé-e ou militant-e, comme si c'était un gage de non-fiabilité. Le média romand *Ragekit*, actif en ligne, assume quant à lui ouvertement ses engagements de gauche. Cette transparence lui permet de rassembler un public précis, tout en visant à l'élargir à travers des analyses de vulgarisation politique. La ligne éditoriale part du postulat que certaines réalités sociales sont invisibilisées dans les médias traditionnels. Le choix de traiter un sujet ou non constitue un positionnement qui n'est pas neutre. La présumée neutralité assure le confort de ne pas prendre parti et de ne pas perdre son public. Toutefois, ne pas nommer certaines violences les entretient dans une norme silencieuse. Les

médias possèdent leurs propres biais et participent à en véhiculer. Étant donné leur portée publique, ils dis-



posent d'une responsabilité dans le choix des mots. Ils représentent un moyen convoité de légitimation des idées, qui s'observe par la tendance à

leur rachat et les tentatives de privatisation par de grands groupes. Nous pouvons nous demander, si dans un contexte d'homogénéisation du discours, l'intervention de médias faisant office de contre-pouvoir, n'est pas alors nécessaire. Être explicite dans ses engagements éditoriaux est cliquant, dans un monde qui l'est tout autant. S'en tenir à l'objectivité risque de ne pas prendre en compte les effets du langage et le regard situé de celui ou celle qui le produit. Le journalisme engagé, bien qu'accompagné de réticences, permet de redéfinir les codes et de répondre à une demande, un besoin de visibilité des discours marginalisés. •

Marie Geneux

Sexiste, le journalisme sportif?

Inégalités • Entre harcèlement et sous-représentation, les journalistes sportives comme les athlètes n'échappent pas aux inégalités de genre. Dans un domaine où le masculin prime particulièrement, leurs compétences sont régulièrement déconsidérées.

En janvier 2026, la journaliste sportive Vanessa Le Moigne est assaillie d'une vague de cyberharcèlement à la suite d'une interview réalisée dans le cadre de la Coupe d'Afrique des Nations. Bien que la journaliste soit tristement habituée à être visée par des commentaires haineux, cette fois-ci, les insultes sexistes, les menaces de viol et de mort atteignent un tel degré d'intensité que Le Moigne annonce ne plus vouloir couvrir le football à l'avenir. Cette affaire n'est pas un cas isolé dans la sphère du journalisme sportif, qui ne compte que 17% de femmes dans ses rédactions, selon l'association Femmes journalistes de sport. En France, elles étaient 10 parmi les 150 journalistes accrédités pour couvrir le Mondial 2026. La profession peine donc à se féminiser, et celles qui parviennent à l'investir subissent non seulement du sexisme au travers des réseaux sociaux, mais aussi de la part de leurs collègues. C'est ce que montre la journaliste sportive Martie Portolano dans

un documentaire au titre évocateur: «Je ne suis pas une salope, je suis une journaliste» (2021). Plusieurs de ses consœurs y décrivent la manière dont leur expertise est constamment remise en question, le moindre faux pas pouvant leur porter préjudice. À cela s'ajoutent les commentaires sur leur apparence, le harcèlement, voire les agressions sexuelles.



Masculin implicite

Le monde du journalisme de manière plus large n'est pas exempt de comportements, visions et biais sexistes, tant

au sein des rédactions qu'en termes de traitement de l'actualité. Néanmoins, le sexisme qui a cours dans le journalisme sportif tient aussi au fait que le sport est encore largement envisagé comme un domaine masculin. En témoignent les manières de nommer les disciplines et événements, puisqu'on parle par exemple de «Tour de France féminin», tandis que l'adjectif «masculin» n'est pas accolé aux compétitions faisant concourir des hommes. Les «femmes athlètes» sont placées en périphérie, toujours décrites en fonction du centre occupé par les «vrais» athlètes, autrement dit les sportifs masculins.

Dévalorisation et sous-médiatisation

Tant les compétences des journalistes sportives que des sportives elles-mêmes peuvent être la cible d'une dévalorisation. Ces dernières font l'objet de commentaires sur leur physique ainsi que de plans de caméra sexualisants, et leurs performances sont médiatisées

dans des proportions bien inférieures à celles de leurs homologues masculins.

Le journalisme sportif ne compte que 17% de femmes

Ainsi, une étude de l'Université de Zürich montrait en 2021 que seuls 13% des contenus sportifs en Suisse portaient sur des femmes. Un chiffre qui semble contredire l'impression que le sport féminin gagne en visibilité et génère toujours plus d'engouement, à l'image de l'Euro 2025. Cette compétition a en effet connu une forte médiatisation et un succès populaire considérable, parfois au-delà du public régulier des manifestations sportives. Reste à savoir s'il s'agit d'une exception passagère ou du signe d'une évolution durable. •

Lola Willemin

Le dessin de presse en danger?

CARICATURE • Satiriste depuis plus de 40 ans dans de nombreux quotidiens suisses et internationaux, Chappatte a suivi l'évolution de la presse à travers ses dessins. Au travers cet entretien, il nous donne quelques explications sur les changements - notamment l'arrivée des réseaux sociaux - et nous parle des limites de la liberté d'expression.

Depuis près de 40 ans, Patrick Chappatte est dessinateur de presse spécialisé dans la satire. Pour lui, tout a commencé à la sortie du collège, où il est déjà engagé dans un journal, ce qui l'a «privé de l'occasion de fréquenter l'université». Seulement, l'apparition d'internet et des réseaux sociaux a révolutionné les pratiques de ce métier.

Comment, précisément, la manière de voir la presse par le public de la presse a changé au fil du temps?

Autrefois, quand un dessin paraissait dans un journal, les opinions du public étaient moins visibles qu'aujourd'hui. Avec l'arrivée des réseaux sociaux, nos sociétés ont évolué. On peut absolument tout dire sur les réseaux, mais, parallèlement, la censure s'est aussi démocratisée dans le grand public.

Le degré de liberté de dessins n'est pas le même partout

Traditionnellement, les médias pouvaient exercer une censure officielle. De nos jours, il y a une multiplication des instances de censure, qui peuvent venir de la société, des réseaux sociaux, de groupes fanatisés, tandis que la censure étatique fait son retour. Notamment dans des pays comme les États-Unis, qui glissent vers une autocratie médiatique et politique.

Une liberté relative

Le degré de liberté de dessins n'est donc pas le même partout dans le monde. Pendant 20 ans, Chappatte a travaillé au *New York Times* dont il affirme que «ce journal, en 2019, a décidé d'exercer une forme d'autocensure en arrêtant de publier des dessins de presse, à la suite des réactions après la reprise d'un dessin de presse étrangère. Il y a donc un

grand paradoxe américain: c'est le pays où la liberté de la presse est garantie par le premier amendement de la Constitution, mais cet amendement protège en fait le-la citoyen-ne contre une censure étatique.

Aujourd'hui, il y a de nouvelles instances: les réseaux sociaux

Vous n'allez pas pouvoir être poursuivi si vous chantez des chants nazis devant un enterrement juif, mais [...]

la loi. Si un dessin enfreint ce périmètre, il peut être poursuivi. Pour éviter cela, il y a différentes stratégies, notamment la déontologie propre aux dessinateur-ices, et celle de la ligne de son journal. Un journal a toujours le droit de refuser un dessin. Il y a aussi toujours une déontologie professionnelle, entre instances de journalistes. Le problème, c'est qu'aujourd'hui, il y a de nouvelles instances: celles des réseaux sociaux. À partir du moment où un dessin provoque des réactions sur les réseaux, le journal peut décider de présenter des

critiques. Il peut arriver que des rédactions en chef oublient que les réseaux sociaux ne constituent pas forcément la majorité de leur lectorat. Les activistes ont très bien compris les effets de levier des réseaux sociaux.

Il existe différentes sensibilités et convictions

Les institutions, elles, n'ont pas forcément compris que ça peut être trompeur. Parfois, ce n'est pas parce qu'on

dénonce les choses très fort qu'on a raison de le faire. Il ne faut pas oublier que l'humour est un frottement, souvent nécessaire, et il est là pour poser des questions, voire, mettre mal à l'aise. Les réponses noires ou blanches ne font pas justice à ce que l'humour nous amène. Pourtant, le «frottement fait partie du job». Des dessins peuvent parfois provoquer des polémiques inattendues. Cependant, Patrick Chappatte n'a jamais pensé à modifier un dessin. «On peut maîtriser ce que l'on publie, mais on ne peut pas toujours prévoir la réaction du public à ce dessin.» Pour lui, l'étalon déontologique consiste à être en accord avec ce que l'on dit, et à être responsable de ce que l'on entreprend.

En fin de compte, comment peut-on défendre la liberté de la presse?

On peut la défendre en la pratiquant. Le soutien passif ne suffit pas. Les fâché-es et les fâcheu-euses sont les seul-es qui réagissent la plupart du temps. La majorité reste silencieuse. Comme la démocratie, quand on y tient, il faut la défendre, et quand on l'a perdue, on la regrette. Il en va de même pour la satire. •

Propos recueillis par Pauline Péquignot



ça ne veut pas dire pour autant que la liberté d'expression est totale et absolue dans la société. [...] Une très grande liberté est accordée par la Constitution d'un côté, mais il y a une certaine manière, une certaine direction de pensée dans l'avis général, le débat public. Il est compliqué d'aller contre le sens du courant, à part pour certaines petites minorités.»

Finalement, peut-on vraiment tout dire aujourd'hui?

Il y a des périmètres. On a notamment le périmètre de la société et celui de la loi. Dans le périmètre de la société, on peut à peu près tout dire, mais, finalement, l'étalon final, c'est

excuses, de cesser de publier des dessins, voire de virer des dessinateur-ices.

L'humour est là pour poser des questions

C'est à ce moment que cela devient problématique, car il existe différentes sensibilités et convictions, et cela peut-être toucher très profondément certaines personnes, mais pas forcément pour les bonnes raisons. En tant que personnes dans une société, on peut être assez intimidé par la puissance des

RTS x *L'auditoire*

COLLABORATION • La RTS a récemment installé une partie de ses bureaux dans un nouveau bâtiment au cœur du campus de l'UNIL et de l'EPFL, favorisant ainsi la réflexion sur des collaborations possibles entre les deux institutions.

Partageant désormais un même lieu, une question peut se poser: qu'est-ce qui lie l'UNIL et la RTS, et comment ce lien peut-il être exploité? En janvier dernier, l'appel à projets lancé par la RTS se tournait vers les collaborateur·ices de l'UNIL pour recueillir des suggestions de réponses à cette question.

Quatre conférences autour des enjeux du journalisme

Le nouvel écosystème créé par la venue de la RTS au sein du campus UNIL-EPFL était en effet l'occasion idéale pour laisser cours à la collaboration. Cette occasion permet de créer

un espace favorable à l'exploration de la symbiose entre les deux institutions. *L'auditoire* n'a pas manqué à saisir cette occasion et propose sa vision d'une collaboration entre deux entités ayant la même essence: le journalisme. En effet, notre participation nous semblait s'imposer d'elle-même. C'est toutefois avec beaucoup de surprise et de joie que nous avons appris que notre projet avait été retenu.

Un appel à projets plus tard

L'état actuel du journalisme et des médias est une source insatiable de sujets et d'enjeux à explorer. C'est dans ce flux abondant que le comité a puisé des idées pour mettre en place un cycle de quatre conférences autour des enjeux du journalisme d'aujourd'hui. En effet, les changements

de paradigmes qui animent le monde des médias aujourd'hui sont des questions de société qui ne cessent de bouger et qui méritent d'être explorées.

Des conférences, une infinité de perceptives

Ces rencontres seront gratuites et ouvertes à tous·tes. Elles auront lieu sur le campus UNIL-EPFL et au sein de la RTS durant ce semestre d'automne 2026. La conférence qui ouvrira le bal abordera la question de l'écriture, qu'elle soit académique ou journalistique. La deuxième discutera des enjeux liés aux *fake news*, à la post-vérité et aux *fact-checking*. La troisième mettra en lumière le lien entre l'intelligence artificielle et le journalisme. Enfin, la dernière prendra le



format d'une table ronde et abordera les défis contemporains des médias. Si ces sujets vous intéressent et que vous souhaitez nous soutenir, notez les dates des conférences qui se trouvent à la page 15 du présent numéro et suivez-nous sur Instagram! (@auditoire) •

Zoé Bruand

Canal 18/25, la parole libre

TÉLÉVISION • En donnant la parole aux 18-25 ans, Nathalie Nath bouscule la TSR au tournant des années 1970. Plus de cinquante ans après son licenciement, le GIFF remet en lumière une émission longtemps jugée trop audacieuse pour son époque.

«Tout est à faire, tout est possible.» C'est ainsi que Nathalie Nath décrit les débuts de la télévision romande. En 1965, elle rejoint la *Télévision Suisse Romande*, alors en pleine recherche de ses codes. Quelques années plus tard, elle lance *Canal 18/25*, une émission qui rompt avec les habitudes: au lieu de parler de la jeunesse, il lui donne directement la parole.

Une jeunesse à l'antenne

Dans le climat de l'après-68, le principe est simple mais audacieux. Des jeunes de 18 à 25 ans débattent en direct de leur vie, de leurs choix et de la société qu'ils-elles veulent voir changer. Amour libre, émancipation des femmes, guerre du Vietnam ou esthétique de la minijupe: l'émission aborde des sujets qui traversent une génération. Cette liberté de ton provoque de vives réactions dans les milieux politiques et médiatiques. Dans une télévision encore institutionnelle, le public ne voit plus seulement des journalistes ou des

spécialistes: les jeunes deviennent les protagonistes de l'écran. *Canal 18/25* s'arrête brutalement en octobre 1971. Nathalie Nath est licenciée avec effet immédiat, en même temps que cinq de ses collègues, quelques jours après une grève interne à la TSR. Les raisons de ce renvoi restent alors floues. L'émission disparaît et une grande partie de ses bandes est ensuite effacée ou réutilisée. Il n'en reste aujourd'hui que peu de traces. Le contraste est saisissant: ce format, aujourd'hui présenté comme pionnier, est alors associé à un climat de crise et de



contestation. Nathalie Nath poursuit ensuite sa carrière dans la communication, le théâtre et le cinéma, avant de

revenir à la TSR en 1994. Ce parcours donne une autre portée à son regard sur les médias. En 2004, elle affirmait dans *Le Temps* que «la télévision est le reflet d'une société donnée». *Canal 18/25* en est presque l'illustration parfaite: l'émission saisit les tensions, les envies de liberté et les transformations sociales de son époque.

Du scandale à la reconnaissance

Plus d'un demi-siècle plus tard, le regard porté sur cette expérience a changé. En 2025, le *Geneva International Film Festival* choisit Nathalie Nath comme invitée d'honneur de la section *Tales of Swiss Innovation*. Une conférence lui est consacrée et plusieurs archives sont présentées, dont Louise, une femme libre à ses risques et périls, diffusée dans *Canal 18/25* en 1970. Ce retour rappelle aussi que les archives sont fragiles et qu'une époque choisit toujours ce qu'elle transmet. Cette histoire pose une question qui reste ouverte et dépasse la télévision: qui

fixe les limites de ce qu'il est acceptable de dire dans l'espace public? En 1971, une parole jeune et directe pouvait être perçue comme une forme de subversion.

La télévision est le reflet d'une société donnée

Aujourd'hui, la même audace est célébrée comme une innovation. Les frontières du dicible ne sont donc jamais totalement fixes: elles évoluent avec les générations, les normes sociales et le regard porté sur le passé. Entre scandale et reconnaissance, le parcours de Nathalie Nath rappelle que les médias ne se contentent pas de refléter leur époque: ils peuvent aussi contribuer à en déplacer les frontières. •

Diana Sokolova

Animer demain « sans I.A. »

TECHNOLOGIE • Fin 2022, avec l'arrivée de ChatGPT c'est le début de l'intelligence artificielle générative et son accessibilité au grand public. Aujourd'hui, ce qui semblait être révolution, devient menace pour les artistes de la 3D et d'animation. L'auditoire rencontre Zoé Schibli tout juste diplômée de l'ESMA (école cinéma d'animation Lyon), elle raconte ses espoirs et ses challenges.

Peux-tu te présenter à nos lecteur-ices?

Je suis Zoé Schibli, j'ai 24 ans et j'étais étudiante d'un cursus de 5 ans, considéré comme un master pour devenir spécialiste des effets visuels dans le domaine de la Computer Generated Images (CGI). Dès la 3ème année, je me suis spécialisée dans un côté un peu plus artistique et je m'occupe de la texture, de la couleur, des matériaux et de la lumière. Maintenant je suis en recherche d'emploi, c'est bouché à cause de l'arrivée de l'IA. En fait on a plus besoin de nouveaux. J'aimerais beaucoup faire du surfacing (traitement de la surface) dans les jeux vidéo.

Quel est le modèle de l'IA qui menace les créateur-ices de 3D et d'animation?

Ce qui menace c'est l'IA générative qui génère à partir d'un texte des images ou des vidéos ce n'est pas la même chose que les LLM, le problème c'est l'IA qui génère à partir d'un texte.

L'IA c'est la capitalisation de l'art

Par exemple Seedance qui permet de faire des vidéos très réalistes, ça fait de plus en plus peur, on a presque l'impression que c'est fait par un humain, alors que ce n'est que la copie d'un art qui a une âme.

Si l'IA permet à n'importe qui de générer de la 3D en quelques clics, comment les jeunes diplômé-es vont-ils-elles pouvoir se démarquer sur le marché du travail?

Justement c'est le sujet, malheureusement la réponse est compliquée car c'est plutôt au public de s'adapter. En tant qu'artiste il faut continuer à exercer notre art pour se connecter avec les autres. L'IA nous fait perdre cette connexion. Je serai prête à utiliser l'IA en tant qu'outil pour obtenir un travail, mais je ne rejoindrai jamais un studio qui utilise l'IA pour tout.

Est-ce que tu penses que l'IA va te remplacer?

Remplacer c'est un grand mot, l'IA générative ne va pas nous remplacer entièrement mais seulement modifier certaines opportunités d'emploi et va transformer la façon de travailler. Par exemple chez Illumination, il y a environ 400 personnes dernière un film, avec l'IA générative on aurait plus besoin que de quelques personnes.

Vois-tu un parallèle avec la première révolution industrielle (1750-1850) sur l'autonomisation?

Carrément, l'IA c'est la capitalisation de l'art, comme certains tableaux vendus aux enchères ou les NFT. On est vraiment dans l'industrialisation de l'art. Cela ressemble beaucoup à la fast-fashion et à la fast-food et maintenant le fast-art. Bientôt, on devra agir avec nos films comme lorsqu'on regarde l'étiquette de notre vêtement. Il y a un but de rendre plus rentable et d'accélérer la productivité, alors que l'art est à l'autre bout de ça, celui-ci demande du temps et le capitalisme n'en a pas.

Penses-tu que l'industrie doit mettre en place des labels du type «Garanti sans IA» pour valoriser le savoir-faire traditionnel?

Oui, on devrait indiquer les ingrédients pour le consommateur-ice, car aujourd'hui dans l'industrie de l'animation on ne parle plus de spectateur-ices, et ensuite on laisse le choix au public. Contrairement au fast-food, l'art peut naître de n'importe quoi, on peut créer avec tout et même si c'est incompris cela aura donné ou transmis une émotion.

Quel est l'impact psychologique sur les artistes qui voient leur savoir-faire être remplacé?

La première émotion c'est de la peur. L'art était le seul domaine qui n'était pas encore touché, qui était humain et les géants de la Tech ont créé des machines étant meilleures



artistes que des personnes qui y avaient consacré une grande partie de leur vie. On perd notre sens car on veut produire de l'art, c'était une peur grandissante avec tout ce qui s'ajoutait comme nouveauté chaque jour. Soudainement, le statut d'artiste était changé: tout le monde s'intéressait à l'art. Aujourd'hui les personnes se plaignent des créations ennuyantes et répétitives de l'IA. Elle se prend un retour de flamme, aujourd'hui elle a produit tellement de contenu (1/2 internet), qu'elle commence à se pomper elle-même. Il y a une lueur d'espoir avec la réaction des personnes face à certains contenus générés par l'IA.

Penses-tu que l'IA soit un danger pour nos sociétés?

Je pense que oui, les plus pessimiste ce sont les créateur-ices de l'IA. Ils-elles demandent de ralentir les recherches, l'IA s'améliore d'elle-même à présent. Elle devient de plus en plus comme nous, elle nous trompe et nous ment. Elle commence à manipuler son raisonnement comme si elle était consciente que les scientifiques la regardent raisonner.

Au sein de ton école, as-tu des collègues qui croient en l'IA et ne se sentent pas menacés?

Je ne peux citer personne de mon âge qui ne se sente pas menacé-e, cependant les professeur-es voient ça comme une révolution. Pour mes profs il ne fallait que s'adapter mais je trouve que leur point de vue est

beaucoup trop détaché, il y a un écart générationnel. Ce n'est pas qu'une nouvelle industrie, c'est beaucoup plus que ça.

Cette année et demie tu as travaillé sur un court-métrage, Aïe Aïe A.I qui dénonce l'IA, quel est le message?

On a passé un an acharné, ce qui montre la persévérance des artistes dans un monde face à l'IA générative. On part d'un robot froid et austère alors que l'autre protagoniste, Léo créateur du robot, est expressif et coloré, le robot transforme les œuvres en d'autres moins belles mais qui semblent émerveiller le public. Ce robot dénonce le vol de la création aux artistes, puis il mange des personnes car il est indépendant. On montre le danger que représente l'IA. À la fin, il y a un retour dans le passé, Da Vinci, qui jusqu'alors rêvait de ce futur être inanimé, hésite à jeter les plans du robot dans le feu. En fait on demande aux spectateur-ices de se mettre à la place de l'artiste et de se demander ce qu'il-elle ferait, car c'est à eux-elles de faire un choix. •

Propos recueillis par Eva Robillard

Cancer au féminin

MALADIE • Le 23 août 2026 se déroulait la course de *La Montheysanne* à Monthey (VS). L'auditoire se rend sur place pour couvrir cet événement entièrement dédié aux femmes se battant contre le cancer. Rencontre avec Sandra et Carla ayant battu un cancer du sein.

Août dernier, la course de *La Montheysanne* a accueilli quelques 2'300 participantes dans une émotion forte et transcendante. Carla nous explique: «Je participe à la course depuis 2015, l'année où on m'a diagnostiqué un cancer du sein. Depuis j'y participe chaque année avec des amies qui m'ont rejoint et cette course est devenue notre rendez-vous incontournable. Depuis, la maladie, *La Montheysanne* a pris beaucoup de sens». En Suisse, un peu moins de 7'000 cas de cancer du sein sont diagnostiqués chaque année. Ce sont les associations comme *La Montheysanne* qui soutiennent ces femmes tout en luttant contre l'isolement qu'induit la maladie.

«Je ressens parfois une forte pression à devoir tout concilier, en répondant aux attentes sociales et esthétiques qui pèsent encore particulièrement sur les femmes.»

Les traitements contre la maladie sont souvent agressifs et présentent de nombreux effets secondaires comme la chute des cheveux, la modification de l'image de soi, des modifications du fonctionnement hormonal, entre autres. Autant d'effets qui bousculent le corps féminin et son fonctionnement, les changements parfois visibles font l'objet de critiques puisqu'ils ne correspondent plus aux normes esthétiques sociales qui concernent les femmes. Sandra explique ces interventions extérieures non voulues: «Souvent les gens ne savent pas quoi dire et se permettent des commentaires blessants: "Recoupe-toi les cheveux!", "Ah, mais tu as maigri", "Ah mais tu as grossi, tu vas mieux?". Parfois il est mieux de ne rien dire, "Tais-toi!"».

L'esthétique était devenue secondaire, presque sans importance à mes yeux

De plus, la chute des cheveux est souvent associée à une perte de la féminité comme nous explique Carla. Ce moment est décrit comme difficile et émotionnel par nos deux intervenantes: «Se raser la tête c'est le moment le plus compliqué,

j'avais décidé de les couper au carré avant car j'avais les cheveux très longs. C'est très dur, on est touchée dans sa féminité, on ne se reconnaît pas, je ne pouvais plus me coiffer. Le visage que je rencontrais dans le miroir n'était plus le mien» ajoute Carla. À l'hôpital, des ateliers beauté sont proposés aux hommes et aux femmes malades, Sandra les décrit comme «vraiment chouettes et je me sentais soutenue. Mon rapport au maquillage n'a pas changé, j'avais déjà des tatouages permanents aux sourcils, mais c'est vrai que j'adoptais plus de

immédiatement posée sur moi. Par moments, il me semblait même plus facile d'être à ma place que d'être à la leur». D'autres se permettent de qualifier le cancer comme une opportunité, Sandra nous explique: «Parfois on me disait: ah génial, là tu pourras te faire refaire les seins, mais j'ai refusé, je me battais pour vivre et je n'avais pas envie de me faire refaire les seins». Finalement, bien que l'apparence physique et le rapport à soi varie pendant la maladie, Carla ajoute ne «pas avoir eu peur de ne plus correspondre aux attentes esthétiques.



couvance au niveau du teint pour la pâleur de la peau. J'ai toujours été coquette, le maquillage c'était vraiment quelque chose à moi, je ne me suis jamais maquillée pour les autres».

«Les gens devraient s'occuper d'eux»

Au départ de la course des 5km à Monthey, nous pouvons entendre la présentatrice exprimer ces mots: «Oui je vous juge, c'est moche hein?». Ces quelques termes qui résonnent dans l'esprit et essayent d'éduquer. Carla nous raconte: «Je portais des perruques et bonnets autant pour moi que pour les autres. Mais avant tout, je le faisais surtout pour mes enfants. À l'extérieur c'est vis-à-vis des autres, et le poids de leur regard qui était lourd à porter. Face à une personne malade, les gens semblent souvent démunis, ne sachant ni quoi dire ni comment se comporter. Sans perruque, j'aurais eu le sentiment qu'une étiquette de «malade» se serait

Mon corps est comme il est. J'ai refusé les opérations de reconstruction que mon médecin m'avait recommandée, car après tout le parcours de traitements que je venais de traverser, l'esthétique était devenue secondaire, presque sans importance à mes yeux».

Hommages

Cet événement était plein d'émotions, d'entraide, et d'une sensation qui dépasse l'entendement. Sur le parcours, toutes ces femmes qui courent, parfois avec des dossards vides, d'autres fois avec des photographies accrochées à leur vêtement. Et à cet instant, on sait que les mots ne valent rien. «Fuck cancer!» nous dit Sandra. Finalement, Carla ajoute, «être belle, c'est aussi traverser l'épreuve, changer, résister, se reconstruire et continuer à être soi». •

Eva Robillard

Chronique polémique

EAT THE RICH

Derrière l'impôt se joue un choix de société: accepter la concentration des richesses.

Des tenues engagées portant l'inscription «tax the rich» aux débats politiques sur la taxe Zucman en France, la taxation des grandes fortunes reste une thématique incontournable de l'espace public. Il bénéficie d'un large soutien: selon un Eurobaromètre 2024, 65% de la population européenne approuverait une taxe sur les 0,001% les plus riches. Pourtant, ce soutien se traduit rarement en politique. Une initiative citoyenne européenne sur le sujet n'a réuni que 370'000 signatures sur le million requis en 2023. En Suisse, la démocratie directe donne à ces propositions une chance d'arriver aux urnes: plafonnement des rémunérations (2013), suppression des forfaits fiscaux (2014), taxation sur les successions (2015), taxation des gains en capital (2021), taxe sur les grandes successions (2025). Toutes ces votations ont échoué, la dernière, datant du 30 novembre 2025, rejetée à 78,3%. Un score sans appel, qui contraste pourtant avec l'adhésion de principe mesurée dans les sondages. Plusieurs facteurs expliquent cet écart entre sympathie et vote. La crainte des conséquences économiques en est le principal: départ des grandes fortunes, pertes fiscales, impact sur l'emploi. Ces inquiétudes ont notamment pesé lourd dans le rejet, à 71%, de la taxe sur les successions de 2015, alors même que l'ampleur réelle de ces effets reste difficile à établir. Le fédéralisme fiscal, l'incertitude face à l'avenir, ainsi qu'une communication mieux financée du côté de l'opposition jouent également un rôle. À l'international, les tendances divergent: la Norvège et l'Espagne renforcent leur fiscalité sur la fortune, tandis que les États-Unis ou l'Italie cherchent au contraire à attirer les grandes fortunes en la diminuant. Ce contraste rappelle qu'il n'existe pas de réponse unique, mais des choix politiques et budgétaires assumés propres à chaque pays. Le peuple soutient l'idée dans les sondages, mais la rejette dans les urnes: et si l'obstacle n'était pas la fortune des un-es, mais la faiblesse des arguments des autres? •

Aulan Ramadani

Fabriquer le doute

MANIPULATION • «Expliquer ce que l'on constate sur le terrain», chercher à comprendre les faits observables: voilà ce qui anime la démarche scientifique. Mais que se passe-t-il lorsque la science, au lieu de lever les incertitudes, contribue à les multiplier?

Diffusé sur ARTE, «La fabrique de l'ignorance» (2026) nous plonge dans les coulisses d'un doute savamment entretenu. Le documentaire s'ouvre sur un phénomène qui, depuis les années 1990, inquiète les apiculteur-ices: la disparition massive des abeilles. Rapidement, les insecticides sont soupçonnés d'être responsables de cette hécatombe. Dans plusieurs pays, la colère monte. Manifestations et pétitions se multiplient pour réclamer l'interdiction de certains pesticides.

Face au doute, on se tourne vers la science

De son côté, l'industrie phytosanitaire affirme que ses produits ne représentent pas de danger pour les abeilles. Alors, qui croire? Face au doute, on se tourne vers la science pour élucider les causes de la disparition de la mouche à miel. Mais les scientifiques n'arrivent pas à se mettre d'accord sur une explication et les suspects se multiplient. Le varroa est pointé du doigt. Puis vient le frelon asiatique. À chaque nouvelle hypothèse, le coupable semble changer de visage. Et plus les études s'accumulent, moins le phénomène semble clair. Cette mécanique du doute n'est pourtant pas nouvelle. Plusieurs

décennies auparavant, elle avait déjà été éprouvée dans un secteur devenu un cas d'école: celui du tabac.

Fumer tue, les industriels aussi

Dans les années 1950, la recherche scientifique commence à accumuler des indices inquiétants sur les cigarettes, alors si courtisées. Aux États-Unis, des chercheur-euses provoquent des tumeurs en appliquant du goudron de cigarette sur la peau des souris. Le lien entre le tabagisme et le cancer du poumon se précise. Coup dur pour les fabricant-es de tabac qui peinent à nier frontalement les faits. Leur seule solution, jouer la carte de l'ignorance: «on ne sait pas», clament-ils-elles lorsqu'ils-elles sont interrogé-es sur le danger de leur produit. Pour s'en sortir, les industriels annoncent la création d'un comité destiné à financer la recherche sur les effets du tabac. En apparence, cette initiative semble témoigner d'une volonté de comprendre les risques. Toutefois, le sociologue Yves Gingras écarte rapidement cette piste: «la mise en place d'un centre de recherche sur le tabac [ne] vise pas uniquement à produire du savoir, mais surtout à produire du savoir qui va à l'encontre d'autres faits établis». Paradoxalement, la science est utilisée contre elle-même. C'est le début des «recherches de diversion». Ces divergences offrent la possibilité de multiplier les pistes: le radon, l'amiante ou encore

les maladies cardiovasculaires sont identifiés comme des facteurs susceptibles de provoquer des tumeurs. L'objectif de cette stratégie est avant tout de gagner du temps. Il faut créer du doute pour continuer à vendre. Distraire pour maintenir la controverse. Tant qu'une controverse scientifique persiste, qu'une substance reste «suspectée» plutôt que reconnue comme dangereuse et que les expert-es semblent se contredire, les mesures politiques peuvent être retardées. Pendant ce temps, les cigarettes continuent de se vendre massivement.

La fabrique de l'angoisse

Mais que reste-t-il aux citoyen-nes lorsque la stratégie du doute menace l'avenir même de notre planète? Car elle s'inscrit en réalité au cœur d'un débat particulièrement médiatisé ces dernières années: celui des climatocseptiques.

Cette mécanique du doute n'est pourtant pas nouvelle

Malgré l'accumulation des connaissances scientifiques sur le réchauffement climatique, une partie du débat public continue de présenter ces conclusions comme discutables. On le rappelle, les lobbies ont bien compris que le doute n'a pas besoin de convaincre tout le monde qu'une affirmation est fausse. L'ignorance, en réalité, peut simplement conduire à l'inaction. Car oui, pourquoi agir s'il n'y a pas de problème? L'éco-anxiété pourrait alors être envisagée comme l'un des paradoxes de cette société de l'information, puisque nous sommes suffisamment informé-es pour connaître l'ampleur des risques environnementaux, mais suffisamment exposés au doute pour ne pas savoir comment y répondre. Entre la peur d'un monde qui se dégrade et l'incertitude entretenue autour de cette dégradation, comment agir lorsque le doute lui-même devient un produit? •

Albina Haliti

Chronique Patriarcat débunké

Femmes au volant

Qui n'a donc jamais entendu ce slogan: «femmes au volant, danger au tournant»?

Souvent utilisé à l'encontre des conductrices, il est aujourd'hui considéré comme injuste et profondément sexiste. La raison est claire: en 2025 selon l'Office fédéral de la statistique (OFS), la totalité des condamnations d'un homme, au sens de la Loi Fédérale sur la circulation routière (LCR), est de 47'210, tandis que les femmes ne se voient condamnées que pour 9'940 infractions. De plus, toujours en 2025 et selon l'OFS, les conducteurs commettent 538 crimes de la circulation routière, les conductrices tout juste 30 crimes. Ce cliché de la femme mauvaise conductrice viendrait de l'émancipation féminine et de la catégorisation comme étant le «sexe faible». Les femmes seraient depuis les premières automobiles considérées inaptes à la conduite pour trois raisons: une déficience physique, intellectuelle et une instabilité émotionnelle. En gros, les femmes ne devraient pas conduire car elles sont infirmes, bêtes et douillettes. En 1906, Gaston Labdie-Lagrange s'exprime sur la femme conductrice: «Les imperfections naturelles des femmes les rendront toujours inaptes à conduire» et «Au lieu de regarder devant elle si la route est libre, elle s'égarera dans une rêverie sans fin». Ces propos sont l'origine du slogan qui plus de 100 ans après s'entend encore parfois lors de conversations privées. En 2016, Marie-Axelle Granié, psychologue qualifie cette image négative de la femme au volant de «tentative pour maintenir les femmes au foyer, alors que l'automobile aurait pu être un moyen de favoriser la liberté et l'autonomie des femmes». En termes de sécurité pour les conducteur-ices, les femmes ont 60% de chance d'être blessées en cas d'accident, ceci s'explique par l'utilisation de mannequins correspondant à la physionomie d'un homme. En 1886, c'est la naissance de la première voiture moderne, depuis elle n'a que très peu changé, pourtant ce n'est que dans les années 2000 que les industries se mettent lentement à penser la sécurité des femmes au volant •

Eva Robillard



L'utopie du veto

NATIONS UNIES • Initialement conçu pour garantir la paix, le droit de veto, accordé à cinq puissances, permet de bloquer sans condition une décision internationale. Qu'est-ce qui a mené à son implantation et sa nécessité est-elle encore avérée aujourd'hui?

En 1918 la Première Guerre mondiale prend fin. Suite à cet épisode tragique, de nombreux états, avides de paix conçoivent une organisation internationale promulguant une paix internationale: la Société des Nations (SDN). Cependant de nombreuses faiblesses sont révélées, notamment l'abstention de grandes puissances (dont les États-Unis) ou une forte dépendance à la volonté individuelle de chaque état.

Dans l'invasion de l'Ukraine, le droit de veto s'est aussi avéré absurde

Elle ne réussira évidemment pas à bloquer la seconde guerre mondiale. À l'issue de celle-ci, il y a volonté de fonder

une organisation plus puissante en capacité d'assurer une sécurité collective, c'est ainsi que naît l'organisation des nations unies (ONU). L'idée centrale de sa conception est qu'elle ne pourra fonctionner que si les grandes puissances en font partie et acceptent de coopérer.

La naissance du veto

Suite à ce constat est élaboré le conseil de sécurité. Il est composé de cinq pays permanents (États-Unis, Russie, Chine, France, Royaume-Uni) ainsi que de six non-permanents. L'idée est que ces cinq grandes puissances sont capables de garantir ou détruire la paix mondiale et doivent toujours participer aux décisions de sécurité. Ils-elles acquièrent donc le droit de veto, qui est le pouvoir de bloquer une décision, même si la majorité est en faveur de celle-ci.

Quand le veto devient un problème

Aujourd'hui le droit de veto est controversé pour plusieurs raisons. Premièrement les cinq pays permanents sont inchangés depuis la Seconde Guerre mondiale alors que la hiérarchie des puissances a évolué. De plus si la résolution d'un conflit est contre l'intérêt d'un pays membre permanent il peut facilement entraver les interventions du Conseil de Sécurité. Un exemple concret, bien que loin d'être isolé, est celui du conflit israélo-palestinien. Le 20 novembre 2024, quatorze membres du Conseil de Sécurité ont voté pour un cessez-le-feu immédiat à Gaza. Les États-Unis ont voté contre, ce qui a définitivement bloqué l'initiative. Dans l'invasion de l'Ukraine le droit de veto s'est aussi avéré absurde: la Russie a pu empêcher des initiatives qui visaient à

condamner son agression. Ces exemples illustrent très bien qu'un pays peut faire passer ses intérêts avant la paix collective. De plus on constate une sous-représentation de certaines régions, dont l'Amérique latine et l'Afrique. Ce qui peut conduire à des décisions contraires à l'intérêt de ces régions incapables de faire valoir leurs intérêts. Alors, nous attendons-nous à voir une évolution incessamment de ce système? La réponse est non. Une éventuelle réforme du système nécessiterait l'approbation des cinq membres permanents. La probabilité que chacun-e se prononce en faveur d'une diminution de leur pouvoir est très faible. •

Solène Nedir

Les dessous de TikTok

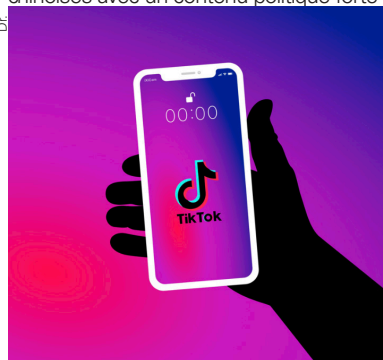
RÉSEAUX SOCIAUX • «Comment retenir ton attention?» Cette interrogation inlassablement ressassée dans les algorithmes de TikTok bouleverse l'industrie des réseaux sociaux. Entre addiction, isolement ou anxiété comment restreindre le géant chinois; qui n'existe d'ailleurs pas en Chine....

TikTok émerge en 2017 à Pékin, mais son histoire débute véritablement en 2012. Cette même année, un ingénieur de l'entreprise technologique chinoise ByteDance élabore un concept innovant qui façonne encore aujourd'hui l'identité de TikTok: proposer à chaque utilisateur-ice un contenu adapté à ses centres d'intérêt. Ce projet avant-gardiste donne naissance à Douyin, le prédécesseur de TikTok mais confiné sur le territoire chinois. Les deux applications sont déjà comparables: vidéos courtes, filtres, recommandations personnalisées...Devant son potentiel d'utilisation mondiale, ByteDance rachète musical.ly et le fusionne avec TikTok. L'intérêt stratégique est de récupérer une plateforme déjà très implantée chez les américain-es et européen-nés.

Une invention chinoise... pour le reste du monde

C'est à ce moment que l'expansion de TikTok devient géopolitique. Plutôt que de créer un TikTok mondial incluant la Chine, celle-ci décide de conserver Douyin allant

jusqu'à proscrire l'utilisation de TikTok. Bien qu'analogues, de nombreuses divergences sont reconnues actuellement entre les deux applications de ByteDance. Douyin présente du contenu principalement chinois conforme aux censures chinoises avec un contenu politique forte-



ment contrôlé, il est aussi davantage centré sur l'e-commerce. Pour les utilisateur-ices de moins de 14 ans, Douyin a explicitement indiqué proposer du contenu éducatif. Outre cet âge il y a encore un effort de vulgarisation de faits

scientifiques et de propager du contenu informatif «qualitatif».

Chaque interaction est un signal qui aide l'algorithme à nous connaître

En comparaison, TikTok dit également promouvoir du contenu éducatif mais le fil principal demeure la personnalisation du contenu selon les intérêts de l'utilisateur-ice. Cependant de dire «Douyin éduque et TikTok abrutit» serait simpliste. La différence réside surtout dans le fait que l'état chinois impose un encadrement beaucoup plus stricte laissant moins l'algorithme dicter le contenu.

Dans les rouages de l'addiction

Ce fameux algorithme a pour objectif de prédire les intérêts de l'utilisateur-ice pour maximiser la probabilité de rester sur l'application. Chaque interaction (temps passé sur une vidéo, aimer/commenter)

est un signal qui aide l'algorithme à mieux connaître. Plusieurs mécanismes volontairement incorporés dans TikTok renforcent l'addiction; dont le mécanisme de récompense aléatoire, les notifications prédictives ou la lecture automatique. Les conséquences de cette dépendance se manifestent sous plusieurs formes. La succession de stimuli rapides et riches en dopamine rend difficile de rester engagé dans une activité lente, ce qui contribue aux difficultés de concentration. Une répercussion concrète est le manque de sommeil à force de scroller. Or un manque chronique de sommeil affecte l'attention, la mémoire et l'humeur. De plus, TikTok favorise une comparaison sociale en mettant en avant des corpulences irréalistes et parfois factices, ce qui amoindrit l'estime de soi. •

Solène Nedir

Avec la peur de rencontrer des gens...

....Mais avec l'envie de partager un moment sincère, gagner des prix et prendre un apéro gratuit.

Mais qu'est-ce qu'il se passe? C'est déjà la rentrée! Eh oui, et nous revoici avec un nouvel article pour notre journal préféré: *L'auditoire*. Il faut sachez que la FAE n'a pas arrêté de travailler pendant l'été, mais a tout fait pour organiser un événement complètement gratuit et qui arrive tout bientôt.

De quoi s'agit-il?

Mais de Asso'Découverte, voyons! La fête des assos non représentatives du campus revient le 7 octobre à la Grange avec des dizaines d'activités.

La FAE te souhaite une belle rentrée ou une belle reprise

Une jam (oui, vous pouvez monter sur scène et jouer un instrument ou chanter), un apéro complet de tout et une remise de prix de QUALI. Et quand je dis de QUALI, j'entends que cette année le lot le plus convoité sera un ticket d'entrée à Europa-park.

Pourquoi?

Parce que cette édition tournera autour du thème de la fête foraine. Et quoi de meilleur que gagner l'accès au parc de divertissement le plus cool d'Europe?

Vous avez la possibilité de gagner un ticket d'entrée à Europa-park

Avec ça, on a prévu - peut-être ce ne sera pas le cas, mais je dois envoyer l'article pour la mi-septembre - des hot-dog végans, des popcorns et, on verra s'il reste de la place, du barbe à papa. Le tout dans une atmosphère festive et chaleureuse.

Mais comment se déroulera, concrètement, la soirée?

Les portes ouvriront à 18h pile. Vous pourrez récupérer une carte de jeu et, ensuite, aller faire des activités - toutes celles que vous voulez - avec les assos non représentatives qui seront présentes. À

chaque passage, vous recevrez au moins un timbre. Plus vous cumulez de timbres, plus vous avez des chances de gagner des prix.

La fête des assos du campus revient le 7 octobre à la Grange

Outre que le Ticket europa-park, les lots incluent un bon café à dépenser sur le campus, une box «back to university» avec tout ce qui sert pour une rentrée efficace et un abonnement pour le Festival Fécule qui se déroulera au semestre de printemps.

Envie d'en savoir plus?

N'hésite pas à nous suivre sur les réseaux et à consulter notre site internet. La FAE te souhaite une belle rentrée ou une belle reprise. À bientôt! •

Le comité de la FAE



© Florent Daburon

Un Marketplace helvétique

VIE ÉTUDIANTE • La plateforme lausannoise *The Swiss Blue Print* lancée en 2026 se propose comme alternative à un autre hébergeur de bonnes affaires: *Facebook Marketplace*. La subtilité? Cette dernière vise la communauté estudiantine suisse en misant sur la sécurité.

Le site web de l'organisme de la capitale vaudoise le fait bien comprendre, aucune place ne sera laissée à toute forme d'arnaques. En effet, un dispositif rôdè permet d'avoir un rôle actif au sein de la plateforme puisque «chaque membre s'inscrit avec son e-mail académique ou sa lettre d'admission».

La fiabilité est donc maître mot pour l'organisme *The Swiss Blue Print*

Ceci permet de diminuer les risques de faux comptes et, par

trouvée. Ceci permettrait de confirmer la volonté de fournir un sentiment de fiabilité concernant *The Swiss Blue Print*.

Proximité égal sécurité?

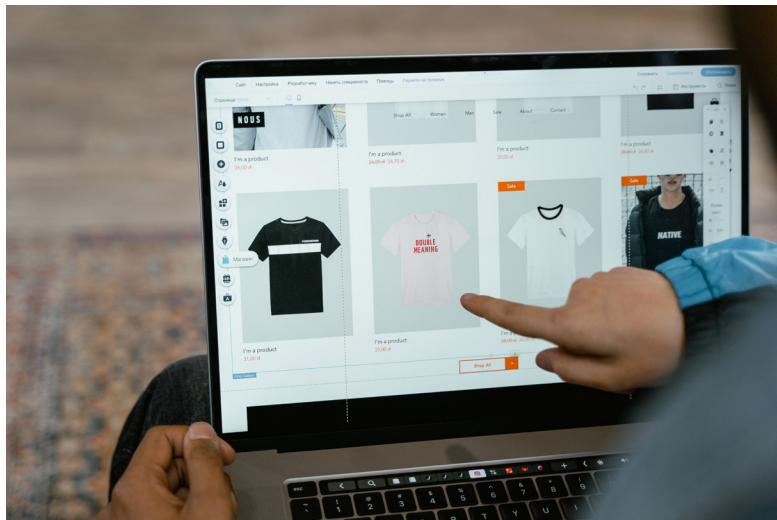
Cette relation de confiance s'ancre notamment en opposition à *Facebook*. Plus généralement, Meta, sa maison mère, enchaîne depuis plusieurs années les plaintes et polémiques concernant la manipulation des données de ses utilisateur·ices, entre autres pour entraîner son logiciel d'intelligence artificielle. Cependant, les scandales ne s'arrêtent pas qu'à la dimension éthique. En effet, l'entité *Facebook Marketplace* fait tou-

géographique puisque bien spécifique à la Suisse. Par conséquent, l'impression d'impersonnalité et de distance qu'une gigantesque multinationale pourrait conférer est réduite. A contrario, la proximité, le local semble s'accorder avec le champ lexical de la confiance. D'ailleurs, cette dernière se mêle à la notion d'attractivité puisque qu'«aucune commission sur [les] ventes ou [les] reprises de bail» n'est perçue. Dans une économie où l'éducation devient de moins en moins accessible, cet avantage n'est absolument pas un luxe, mais plutôt une nécessité. En somme, l'accès restreint au site web force la conclusion d'un traitement des dossiers manuel, après une présélection sécurisée de dossiers académiques, bien que potentiellement opaque.

Le local semble s'accorder avec le champ lexical de la confiance

Ceci dénote de la gestion des informations opérée par l'homologue américain de *Swiss Blue Print* qui a, en 2025, annoncé mettre de côté son programme de vérifications des faits manuels. Il ne reste plus qu'à découvrir si cette intention d'une proximité géographique et d'une confiance accrue en comparaison à *Marketplace* pourra séduire son public et s'imposer localement ou si le F de GAFAM restera dominant sur l'arc lémanique. •

Kenan Gyga



conséquent, de potentielles escroqueries dont les étudiant·es pourraient particulièrement souffrir en considérant leur situation de plus en plus précaire. De surcroît, chaque compte postant quelconque offre possède un score décrit comme «unique» définissant la fiabilité du profil et donc la sécurité de tout·e potentiel·le intéressé·e. Cependant, la manière dont la note est calculée demeure relativement floue malgré la volonté de transparence de l'organisation. Puisque le site rencontre des difficultés concernant l'inscription et, de facto, l'accès complet au catalogue d'offres, une liste plus détaillée des critères de notation pourrait être possiblement

jours face à un nombre important d'arnaques. En réponse à cela, la fiabilité est donc maître mot pour l'organisme *The Swiss Blue Print*.

Cette relation de confiance s'ancre notamment en opposition à Facebook

Cette dernière semble donc se distinguer de sa comparse américaine qui n'a, outre le système générique d'annonces, que le «Blue» en commun, en référence à la couleur du logo du géant américain. Ce qui permet également d'embellir l'image de l'organisation réside dans son déploiement

Rendez-vous soirées

Dates à noter

Rentrée stressée? Pas de panique, *L'auditoire* est là pour vous changer les idées.

27 octobre - Conférence RTSxL'auditoire «Le journalisme en pratique: dialogue entre terrain et recherche académique». De 18h à 20h à la salle Suisse romande de la RTS à Ecublens, avec Régine Bucher (RTS) et Gilles Merminod (UNIL/ZHAW).

2 novembre - Conférence RTSxL'auditoire «Fake news, post-vérité et fact-checking». De 18h à 20h à la salle 1620 de Géopolis, venez retrouver Marcel Burger (UNIL) et Cécile Tran-Tien (RTS).

19 novembre - Conférence RTSxL'auditoire «Le journalisme à l'ère de l'IA». De 18h à 20h à la salle Suisse romande de la RTS à Ecublens, venez écouter Jean-Paul Persiali (RTS), Christophe Schenk (RTS) avec Yulia Kukles (UNIFR), modéré·es par Boris Beaudé de l'UNIL.

8 décembre - Table ronde RTSxL'auditoire «Les défis contemporains des médias». De 18h à 20h à Anthropolé dans la salle 1031, venez assister à un échange entre Laurence Kaufmann (UNIL), Olivier Voirol (UNIL), Ainhoa Ibarrola (RTS) ainsi que le directeur de la RTS, Pascal Crittin.

1er octobre - Faire alliance: antiracisme et amitié, festival à la Grange
Pendant toute la journée, dès 14h30, assistez à des spectacles, conférences et à une soirée autour de l'importance de l'amitié dans les luttes antiracistes.

29 octobre - «Aux sources de Ségurant le Brun, Chevalier au Dragon», conférence de Lays Farra, historien des religions et traducteur, organisé par le GRAAL
Venez nombreux·euses à la conférence qui se déroulera de 16h15 à 17h45 à Anthropolé 3185. •

Le comité de *L'auditoire*

L'AEA veut retrouver son élan

VIE ASSOCIATIVE • Plus qu'une communauté, l'Association des Étudiant-es Afro-descendant-es (AEA) rassemble, représente et sensibilise. Entre débats, entraide et engagement, elle veut retrouver l'élan militant de ses débuts et faire entendre les voix afro-descendantes.

Avant même de commencer ses études en biologie à l'Université de Lausanne, Rosélia Mukoko connaissait déjà l'Association des Étudiant-es Afro-descendant-es (AEA), découverte sur Instagram. «J'ai vu ma communauté être représentée et ça m'a motivée», se souvient l'étudiante de 25 ans. Dès la journée d'intégration, sa décision est prise. Elle rejoint d'abord l'équipe de communication, avant d'en devenir responsable l'année suivante, fonction qu'elle occupe toujours aujourd'hui. Fondée en 2018 et installée à l'Anthropole, l'AEA poursuit trois missions: représenter, sensibiliser et promouvoir. Derrière ces termes se trouve notamment la volonté de créer un espace où les étudiant-es afro-descendant-es peuvent se rencontrer et partager leurs expériences. Pour Rosélia Mukoko, l'association est ainsi «plus qu'une communauté d'afro-descendant-es» et ne se résume surtout pas à «des Noir-es en groupe». Débats, conférences, projections, événements culturels ou séances de révision: ses activités de formes variées sont, pour beaucoup, ouvertes au public. L'association a notamment organisé des soirées Dancehall & Afrobeats (DAB), des Paint & Sip et d'autres activités qui rassemblent membres et public. «Il y a ce côté famille, on peut compter les un-es sur les autres», explique Rosélia. Elle raconte avoir rencontré à l'AEA la plupart de ses ami-es, mais également la personne avec laquelle elle a ensuite créé son entreprise *More of Neon*. S'engager dans une association permet aussi, selon l'étudiante, de développer des compétences, notamment en *leadership* et de vivre ses années à l'UNIL autrement qu'à travers les examens et les validations. «Au-delà d'être afro-descendant-es, on est aussi étudiant-es», rappelle-t-elle. Pour Yvan Ova, vice-président, l'AEA permet aussi de rencontrer des étudiant-es d'autres facultés et d'échanger «sans avoir à tout expliquer d'abord».

De la communauté à l'engagement

Huit ans après la création de l'AEA, le besoin de se retrouver et de se sentir représenté-e n'a pas disparu. La responsable en communication observe toutefois une baisse de mobilisation parmi



certain-es membres. «Il faut d'abord que nous retrouvions cet engouement avant de le demander aux autres», estime-t-elle. Elle espère voir émerger de nouvelles personnes prêtes à s'exprimer et à s'investir afin de «retrouver l'élan du début». Du côté institutionnel, Yvan constate néanmoins une évolution: l'AEA est aujourd'hui identifiée comme un interlocuteur et a notamment été invitée par le Bureau de l'égalité de l'UNIL à participer à des événements. Pour lui, certaines questions sont désormais davantage nommées et discutées, même si le travail de sensibilisation reste nécessaire.

Il y a le besoin de se retrouver et de se sentir représenté-e

Cette réflexion amène également l'association à s'interroger sur la place du militantisme. Rosélia évoque notamment sa mobilisation après l'agression d'un homme noir, dans la nuit du 19 au 20 octobre 2024, à proximité du *Punk Bar*, dans le quartier du Flon à Lausanne. En relayant l'affaire et en cherchant les ressources susceptibles de lui venir en aide, l'AEA a contribué à donner davantage de visibilité à son histoire. «Lorsqu'on est tou-ttes ensemble et qu'on se serre les coudes, on est capables de très grandes et belles choses», résume-t-elle.

ne s'agit pas de retirer certaines figures des programmes, mais de les replacer dans leur contexte et d'élargir les perspectives proposées. Cela peut passer par les références présentes dans les bibliographies ou par une meilleure prise en compte des biais dans certaines disciplines.

Le rassemblement d'étudiant-es noir-es est parfois perçu négativement

Cette réflexion rejoint sa conception de la représentation: la présence de personnes afro-descendantes ne suffit pas si leur parole n'est pas réellement entendue. Yvan évoque aussi des situations plus ordinaires: être la seule personne noire d'une volée et se retrouver implicitement désignée comme porte-parole lorsqu'un sujet touche à l'Afrique, être interrogé-e sur son origine «réelle» ou susciter l'étonnement après une bonne note. Des situations qui, prises séparément, peuvent sembler anodines, mais dont l'accumulation peut peser sur l'expérience étudiante.

Faut-il être particulièrement militant-e, engagé-e ou extraverti-e pour y trouver sa place?

Pas du tout. Pour l'illustrer, Rosélia prend avec amusement l'exemple du vice-président actuel de l'association: «Il est timide!» Une manière de rappeler que l'AEA ne recherche pas un profil particulier et que les personnalités les plus discrètes y ont autant leur place que les autres. Son message à un-e nouvel-le étudiant-e afro-descendant-e qui hésiterait encore à venir à leur rencontre tient d'ailleurs en un mot: «Viens!» Pour elle, c'est peut-être aussi cela, faire communauté à l'UNIL: trouver des personnes qui nous ressemblent, sans pour autant rester dans un entre-soi. •

Une association ouverte à tous-ttes

Cette volonté de rassembler s'accompagne pourtant d'une perception que l'AEA cherche encore à déconstruire: celle d'une association réservée aux personnes noires. «Ce n'est pas juste une association de Noir-es qui se rassemblent et restent entre elleux», insiste Rosélia Mukoko. À l'UNIL, de nombreuses associations permettent déjà aux étudiant-es de se retrouver autour de cultures, de communautés ou d'intérêts communs. Elle regrette donc que le rassemblement d'étudiant-es noir-es puisse, lui, parfois être perçu négativement. L'AEA revendique au contraire le caractère inclusif de ses activités. Ses événements et ses débats sont également destinés aux personnes extérieures à l'association. Sensibiliser implique précisément, selon Rosélia, de pouvoir toucher des personnes qui ne partagent pas nécessairement les mêmes expériences. Promouvoir les cultures afro-descendantes, débattre de questions de société ou faire connaître certaines réalités ne peut donc pas se limiter aux membres de la communauté.

Questionner aussi l'université

L'engagement de l'AEA passe aussi par une réflexion sur l'université elle-même. Sur son site, l'association mentionne notamment la «décolonisation de l'enseignement». Pour le vice-président, il

Ann-Karmen Mpessa Epoma

Dollars d'un coup de pied

FOOTBALL • Soulevant des réactions contrastées, Gianni Infantino, le président de la FIFA, a proposée récemment de laisser la fédération à des actionnaires privés. Mais qu'en est-il de la place de l'argent dans le foot?

Le football est le sport le plus regardé dans le monde, loin devant le basket et le cricket, les deux autres disciplines sportives les plus populaires. Selon Nielsen, un centre de données qui répertorie les audiences médiatiques, plus de 51% de la planète regarde du football. Cette popularité entraîne des répercussions sur les droits médias, la principale source de revenus sportifs, pour lesquelles les canaux de diffusion se battent afin de retransmettre les matchs aux téléspectateurs partout sur la planète. Les prix de ces droits sont en constante augmentation, surtout depuis l'arrivée des plateformes de streaming qui concurrencent les grandes chaînes de télévision.

Le scandale des élections de 2010

La coupe du monde est une compétition sportive organisée par la FIFA, la Fédération Internationale de Football Association. Cet événement, célébré dans le monde entier, est une opportunité commerciale très alléchante pour un pays hôte qui se voit

bénéficier d'un coup de projecteur énorme et des revenus très rentables.

Plus de 51% de la planète regarde du football

Bonita Mersiades faisait partie de l'équipe de la Fédération d'Australie de football en charge de la candidature de son pays pour une Coupe du Monde. Témoin d'actes de corruption et de faveurs au sein de la FIFA et de son employeur, elle va témoigner publiquement sur ces procédés dans une interview accordée à la chaîne *ABS lateline* et plus tard dans son livre *Whatever It takes, the inside story of the FIFA way*. La cadre supérieure explique que des personnalités puissantes et très aisées, se retrouveraient souvent au sommet des fédérations de football et côtoieraient les membres du comité exécutif (groupe de personnes qui votent pour le prochain pays hôte), les influençant de cette manière par des

promesses ou des cadeaux très généreux. Mersiades explique, en outre, que des pays achèteraient le vote des membres avec des sommes extrêmement élevées. Par exemple, afin de gagner la voix de l'Océanie, l'Australie aurait dû verser, entre autres, un montant de quatre millions, destiné au développement d'infrastructure sportives; une initiative noble mais pas totalement exempt d'intérêts financiers.

La montée en puissance du foot féminin

Le football féminin est beaucoup moins présent sur la scène médiatique que son homologue masculin bien qu'il tende à gagner en popularité ces dernières années. En Australie, la demi-finale opposant les Anglaises aux Matildas a explosé les contours d'audience si bien que le match est devenu l'émission la plus regardée dans le pays depuis 2001. Cette montée en puissance amène avec elle un public jeune et engagé, conscient de



l'impact politique de cette discipline sur le combat des égalités des genres. Là où d'autres sports peinent à convaincre avec leur version féminine, l'avènement réussi des footballeuses contribue à élargir l'emprise médiatique du ballon rond, qui confirme sa domination totale et fidélise des audiences encore plus massives. •

Xavier Curty

S'entraîner à sang pour sang

PERFORMANCE • Alors que la science a depuis longtemps établi un lien entre les menstruations et l'état physique et psychologique des femmes, le domaine sportif tarde à se mettre à la page. Comment vivre au mieux son cycle en tant qu'athlète? Éclairage.

En septembre 2024, l'athlète chinoise Li Maizhen finissait un marathon malgré l'apparition de ses règles durant la course. Si la médiatisation des règles dans le sport a tant fait réagir, c'est parce qu'elles restent, encore aujourd'hui, un sujet tabou. Les menstruations font l'objet de stigmatisations, mais aussi d'un angle mort médical et médiatique. Les femmes ont, depuis toujours, été sous-représentées dans les recherches scientifiques, ainsi que dans les essais cliniques (aujourd'hui en Suisse, seulement 4 à 8% des budgets des fonds de recherche médicale sont alloués à la santé des femmes). Ceci a contribué à fonder la discipline médicale sur un modèle masculin, écartant les femmes du champ des connaissances. Cette réalité, reflet d'une société profondément patriarcale, comporte de nombreux effets secondaires indésirables

sur le corps des femmes ainsi qu'une méconnaissance des vécus de ces dernières.

Seuls 4 à 8% des budgets de recherche médicale vont à la santé des femmes

«Connais-toi toi-même»

Depuis peu, certaines fédérations sportives se penchent sur la question. Plus de la moitié des athlètes féminines disent ressentir une influence de leur cycle sur leurs capacités sportives, tant durant les entraînements que pendant les compétitions. Mieux connaître les effets de ce dernier sur ses résultats sportifs se révèle particulièrement utile pour optimiser ses performances tout au long de

l'année. L'Association Suisse de Football (ASF) est l'une des premières à avoir établi un plan d'entraînement adapté au cycle menstruel des joueuses. Ce programme vise à prendre en compte les différentes phases du cycle et les variations

hormonales qui y sont associées, tout en adaptant les entraînements à ces dernières. À titre d'exemple, lors de la phase d'ovulation (moment où le taux d'œstrogènes est le plus élevé), les ligaments et les tendons sont plus laxés, augmentant alors le risque de blessures. Le suivi de son cycle (ou «*period tracking*») permet ainsi de prévenir certains symptômes et de limiter les blessures. De plus, cette stratégie s'avère positive pour la santé mentale des sportives. Malgré ces avancées, il reste encore beaucoup de chemin à faire dans de nombreuses disciplines, particulièrement lorsque les entraîneur·euses connaissent mal les réalités du cycle menstruel. •



Léontine Julliard

Cerveau, le pouvoir de l'odorat

HUILES ESSENTIELLES • Depuis quelques décennies, la science se penche sur l'intérêt de l'odorat, le plus sous-estimé de nos cinq sens. Les neurosciences dévoilent le pouvoir exceptionnel de l'odorat sur notre cerveau.

Il est communément admis que la vue ou l'ouïe sont indispensables au quotidien. En revanche, lorsqu'on parle de l'odorat, on a tendance à penser qu'il est possible de «s'en passer». Pourtant, la perte d'odorat n'est pas sans conséquences; les patient-es qui en sont atteint-es présentent un risque accru de développer des symptômes dépressifs.

Quel rôle jouent réellement les odeurs dans notre quotidien?

En comparaison avec les autres systèmes sensoriels, l'odorat possède une capacité particulière à stimuler les émotions et les souvenirs, en raison de la façon dont l'information olfactive est traitée par le cerveau. Lorsque nous sentons une odeur, les molécules qui la composent activent des récepteurs olfactifs situés dans le nez. L'information est alors transmise, via le bulbe olfactif, au cortex olfactif pour qu'il

identifie l'odeur; mais également, directement, aux zones cérébrales impliquées dans les émotions et dans la mémoire. Ce mécanisme explique le phénomène de la «madeleine de Proust», ou le pouvoir des odeurs d'évoquer des souvenirs lointains. D'après une étude suédoise de 2007 ayant pu être répliquée, certaines odeurs sont plus efficaces que des images ou des sons pour évoquer des souvenirs anciens – notamment datant de la première décennie de la vie. Ainsi, l'odorat jouerait un rôle essentiel dans la mémoire autobiographique. De plus, les souvenirs évoqués par des odeurs sont associés à des émotions plus puissantes, rappelant le lien neuroanatomique entre odorat, mémoire et émotions. Ce lien peut être exploité à des fins thérapeutiques. L'aromathérapie, par exemple, repose en partie sur ce mécanisme. En stimulant le système olfactif par leur odeur, les huiles essentielles affectent le système limbique et les zones impliquées

dans la gestion des émotions. Cela influence les fonctions cognitives et l'humeur. Lorsqu'elles sont inhalées, certaines huiles essentielles sont très efficaces pour réguler les émotions négatives.

Les huiles essentielles influencent les émotions

La lavande (*Lavandula angustifolia*) et la bergamote (*Citrus bergamia*) sont réputées particulièrement efficaces contre les symptômes anxieux et dépressifs. Mais le pouvoir des odeurs ne s'arrête pas là. Une récente étude a montré que l'exposition prolongée à des odeurs pouvait avoir un effet sur la structure même du cerveau. Cinquante femmes en bonne santé devaient porter un «parfum» pendant un mois: un groupe a porté de l'huile essentielle de rose, tandis que l'autre ne portait que de l'eau. À

la fin du mois, comparées au deuxième groupe, les femmes du premier groupe ont vu leur volume de matière grise augmenter dans le cerveau entier, et particulièrement dans le cortex cingulaire postérieur – zone impliquée dans la mémoire olfactive. Ces résultats montrent que la perception d'une odeur peut affecter le cerveau non seulement par la libération de neurotransmetteurs, mais aussi en modelant directement sa structure. Loin d'être un sens de «seconde zone», la capacité à percevoir les odeurs a un impact considérable sur notre quotidien. Les neurosciences établissent les effets des odeurs sur la réminiscence de souvenirs lointains, la régulation des émotions et, depuis peu, évoque même un impact global sur la structure cérébrale. •

Thalia Delmotte

Etna, le volcan imprévisible

VOLCAN • L'Etna fascine autant qu'il inquiète! Ce volcan sicilien toujours actif en 2026 est souvent scruté de près, notamment par des chercheur-euses de l'Université de Lausanne.

À plus de 3'300 mètres d'altitude, l'Etna domine la Côte-Est de la Sicile, près de Catane. Son origine remonte à environ 500'000 ans et elle est documentée depuis au moins 2'700 ans. Inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2013, il compte parmi les stratovolcans les plus actifs de la planète. Coulées de lave, cendres et explosions façonnent sans cesse son paysage. En août 2026, l'Etna est entrée en éruption pendant plusieurs jours. Les coulées de lave étaient visibles depuis les

environs de Catane et les cendres rejetées dans l'air ont perturbé certains vols au départ de l'aéroport de Catane, qui ont dû être annulés.

Une origine enfin mieux comprise

Mais une question intrigue encore les scientifiques: pourquoi l'Etna s'est-il formé à cet endroit?

En août 2026, l'Etna est entré en éruption pendant plusieurs jours

En avril 2026, des chercheur-euses de l'Université de Lausanne ont proposé une nouvelle explication, celle de base étant que les plaques bougent, ça frotte, ça fond, et le magma monte par les fissures. Selon l'étude récente, du magma serait présent très profondément

sous la Sicile. Les mouvements des plaques tectoniques créeraient alors des passages lui permettant de remonter progressivement vers la surface. Ce mécanisme aurait participé à la naissance de l'Etna. Cette découverte est notamment intéressante car les laves du volcan ressemblent à celles observées dans des régions volcaniques comme Hawaï ou les Canaries. Pour Sébastien Pilet, professeur à l'UNIL, l'Etna pourrait donc être né grâce à un mécanisme volcanique jusque-là peu envisagé en Sicile.

Vivre aux pieds de l'Etna

Mais vivre au pied du volcan n'est pas sans risque. Les coulées de lave avancent généralement lentement et atteignent rarement les villes, mais une éruption à basse altitude pourrait menacer directement les zones habitées. Plus fréquentes, les retombées de cendres peuvent provoquer des troubles

respiratoires, rendre les routes dangereuses, s'accumuler sur les toits et perturber les transports. Et le géant sicilien est toujours bien réveillé.

Il compte parmi les stratovolcans les plus actifs de la planète

Après une importante période éruptive durant l'été 2026, son activité s'est poursuivie en septembre. Au 11 septembre, l'INGV (Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia) maintenait un code orange pour l'aviation, tandis que la Protection civile italienne plaçait toujours l'Etna en alerte jaune. Le volcan reste donc actif et étroitement surveillé. •

Valentine Dusser



Nourrir son cerveau à l'UNIL

ALIMENTATION • Entre examens, budget serré et repas mangés sur le pouce, l'alimentation passe souvent après les cours. Pourtant, ce que nous mettons dans notre assiette influence directement notre mémoire, notre concentration et notre stress. Pour mieux comprendre, L'auditoire a rencontré la diététicienne Aline Coelho.

Période de révisions intenses, nuits trop courtes passées à réviser et repas avalés en vitesse entre deux cours à la cafétéria: pour la plupart des étudiant·es, maintenir une alimentation équilibrée ressemble à un véritable défi.

Les vitamines participent à la conduction neuronale

Pris·es entre des contraintes budgétaires strictes et un emploi du temps surchargé, beaucoup finissent par reléguer le contenu de leur assiette au second plan. C'est pourtant oublier une réalité biologique cruciale: bien qu'il ne représente que 2 % de notre poids total, le cerveau est l'organe le plus gourmand du corps humain. Pour fonctionner à plein régime lors des sessions d'examen, il exige un carburant adapté, régulier et de qualité.

La chimie du cerveau, quel carburant pour réviser?

«C'est à partir de nos choix alimentaires que nous fournissons tous les nutriments nécessaires pour nourrir notre cerveau», rappelle d'emblée la diététicienne, Aline Coelho. La performance cognitive repose en effet sur des mécanismes biochimiques bien précis. Au quotidien, notre cerveau consomme une quantité phénoménale d'énergie qu'il tire principalement du glucose contenu dans notre alimentation. Mais tous les sucres ne se valent pas. Au-delà de cette énergie brute, le réseau neuronal a besoin d'alliés sur-mesure pour assurer la transmission fluide des informations. La spécialiste pointe l'importance stratégique des oméga-3, mais aussi des vitamines du groupe B (notamment les B9 et B12) et de la vitamine E. «Toutes ces vitamines participent directement à la conduction neuronale et aident à la concentration», explique la spécialiste. Sans ces apports fondamentaux, des baisses de régime s'installent rapidement,



provoquant ralentissement cognitif et difficultés à retenir ses fiches de cours.

Cocktail «coup de barre»

Sous pression, les mauvaises habitudes prennent vite le dessus: sauter le petit-déjeuner, multiplier les tasses de café ou carner aux plats pré-préparés.

Maintenir une alimentation équilibrée est un véritable défi

Aline Coelho observe souvent ces erreurs chez les jeunes: «On retrouve un excès de produits ultra-transformés, trop riches en sel, en graisses saturées, en sucre et en additifs qui peuvent s'avérer délétères pour la fonction cognitive». Autre piège classique: l'illusion d'énergie procurée par la caféine et les boissons énergisantes. «La caféine active la dopamine et nous laisse momentanément bien éveillés» décrypte la diététicienne, «mais c'est un mécanisme qui mène à l'épuisement. Plus on en donne au corps, plus il s'adapte, et plus il faut en consommer». L'effet reste de courte durée et peut transformer l'étudiant·e en véritable accro sans pour autant nourrir son cerveau. Quant au fait de sauter

des repas, cela perturbe le métabolisme: «C'est comme une voiture» illustre-t-elle, «sans carburant ni entretien, elle finit par s'arrêter. La fatigue et la perte de concentration sont des signaux d'alerte que le corps envoie pour réclamer de l'énergie». Ce manque de régularité explique aussi le fameux coup de barre de 14 heures. En consommant un repas trop riche en glucides raffinés comme des pâtes blanches ou des sandwichs industriels, sans les associer à des fibres ou des protéines, la glycémie s'envole en flèche. Le corps réagit en sécrétant un pic d'insuline pour réguler ce sucre, créant une hypoglycémie réactionnelle. Le cerveau se retrouve privé de glucose disponible, provoquant cette baisse soudaine de vigilance et cette envie irrésistible de grignoter du sucré.

Budget serré, des solutions concrètes

Heureusement, bien manger sans se ruiner, ni passer des heures derrière les fourneaux est tout à fait possible. La clé? Un minimum d'anticipation. «Faire une liste de courses avec des idées de menus permet d'éviter d'acheter des produits impulsifs et coûteux en supermarché», conseille Aline Coelho. Elle suggère aussi de cuire, en début de semaine, de grandes quantités de riz ou de pâtes pour gagner du temps. Dans

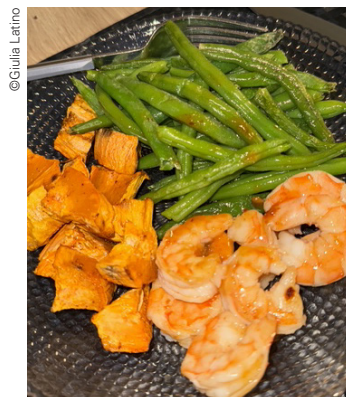
thon, de sardines ou de maquereaux, idéales à ajouter dans une salade ou un plat chaud.

La nutrition s'inscrit dans une hygiène globale

Les légumes surgelés nature sont aussi une excellente option: contrairement aux idées reçues, ils conservent très bien leurs vitamines et coûtent souvent moins cher. Pour la composition de l'assiette, le repère visuel suggéré par la spécialiste en diététique reste simple: la moitié recouverte de légumes de saison ou crus comme des carottes à croquer ou de la salade, un quart de protéines: œufs à la poêle, poisson, tofu et un quart de féculents.

Le cerveau est l'organe le plus gourmand du corps humain

Concernant ces derniers, mieux vaut miser sur des pâtes au blé dur préparées *al dente* ou du riz complet ou semi-complet. Ces aliments diffusent une énergie lente et apportent des fibres qui maintiennent la satiété sans alourdir la digestion. Enfin, pour aborder sereinement les sessions d'examen, Aline Coelho rappelle que la nutrition s'inscrit dans une hygiène globale: s'hydrater abondamment avec de l'eau tout au long de la journée et veiller à des nuits de sommeil régulières restent les deux autres piliers indispensables pour fixer les connaissances et réussir. •



les placards, la diététicienne invite à privilégier les produits en conserve économiques et ultra-pratiques: lentilles, pois chiches, haricots rouges, mais aussi boîtes de

Giulia Latino

La scène biennoise avec Myyr

INTERVIEW • L'offre musicale de Bienne est considérée comme l'une des plus vivantes de Suisse. Cette image colle-t-elle encore à l'expérience qu'en font les nouveaux talents? L'auditoire part à la rencontre de l'artiste Myyr.

Bienne a longtemps cultivé une réputation qui dépasse largement sa taille: celle d'une ville où la scène musicale et culturelle serait parmi les plus vivantes de Suisse. Une réputation ancrée dans son histoire de cité ouvrière et de gauche, marquée par des lieux alternatifs devenus mythiques. À commencer par *Le Singe*, club en activité depuis les années 1970, ou *La Coupole*, scène historique du hip-hop biennois qui a notamment accueilli le premier concert en Suisse du groupe marseillais IAM.

Bienne, un terreau fertile pour la création

Souvent comparée à un petit Berlin à l'échelle suisse, à Bienne, les genres se mélangent sans hiérarchie: le hip-hop y côtoie le rock, le jazz ou la musique contemporaine. Mais cette image tient-elle encore la route aujourd'hui? Contrairement à d'autres capitales culturelles européennes, Bienne semble pour l'instant épargnée par la gentrification qui a souvent suivi l'installation massive d'artistes ailleurs: les loyers y restent bas, et la scène, de taille modeste, reste un milieu où il est facile de s'intégrer dans l'univers créatif local.

Myyr, un style sans étiquettes

C'est dans cette ville d'effervescence artistique que Myyr a grandi et construit son univers musical. Actif depuis maintenant dix ans, l'artiste incarne à sa manière cette versatilité artistique. Encouragé par une famille de grands mélomanes, il commence par jouer de la batterie. Il intègre ensuite une chorale et expérimente avec divers instruments allant de la guitare électrique à la guitare sèche, en passant par le ukulélé.

Bienne semble épargnée par la gentrification

Il découvre ensuite l'écriture: «J'ai commencé à écrire mes premiers textes sur un bloc-notes. Et puis, au fur et à mesure, j'ai commencé à m'enregistrer», raconte-t-il. Il débute



ensuite sa carrière musicale sous le nom de *Lagamboy*, avec des projets comme *Warm Up* ou encore *Big L Flip*, mêlant rap et notes *new wave*. Avec le temps, ses influences et aspirations évoluent et il marque cette transition sous le nom de Myyr. Sa musique est désormais tournée vers les sonorités latines. «Maintenant, je développe des projets qui sont carrément dans la veine *reggaeton*, *guaracha*, *cumbia*, mais toujours avec une sonorité électronique», explique-t-il, précisant vouloir conserver une base de trap comme élément liant des différents genres. Un style qu'il revendique justement pour son caractère hybride, difficile à ranger dans une case: lui-même admet que peu d'auditeurs parviennent à lui trouver des points de comparaison avec d'autres artistes. Des titres comme *Display* ou encore *Plus envie*, en sont de parfaits exemples. Plus qu'un message précis ou une histoire à raconter, c'est une ambiance qu'il cherche à transmettre, une musique «qui fait du bien aux oreilles» dit-il, pensée pour le ressenti plutôt que pour l'analyse.

Se construire en tant qu'artiste en Suisse

Le biennois bien attaché à sa ville n'a cependant pas de peine à reconnaître les difficultés qui accompagnent la volonté de faire de son art un métier à temps plein, ni à échapper à l'appel de la plus grande offre disponible à

l'étranger. Ainsi, il se forme à Paris, en tant qu'ingénieur du son, et y développe un carnet d'adresses intéressant.

Une musique «qui fait du bien aux oreilles»

Même si Myyr aurait apprécié rester à Paris, cela représenterait aussi un certain risque financier et il laisse donc cette idée de côté pour l'instant. Bien que vivre de la musique reste encore un défi en Suisse, il y trouve un équilibre en alternant mandats alimentaires et projets personnels. Pour lui, la musique dépasse largement le simple loisir: «si je pouvais être dedans à 100%, honnêtement, je le ferais direct», confie-t-il.

Et à Bienne, concrètement?

Autre spécificité biennoise indissociable de son paysage culturel: le bilinguisme. Alors que la ville compte aujourd'hui près de 44% de francophones, Myyr décrit des échanges parfois chargés de maladroites linguistiques. Ces confusions sont cependant vite résolues par le recours très fréquent à l'anglais. Plutôt qu'une barrière entre projets, il y voit surtout l'occasion d'un partage diversifié, à l'image d'une scène biennoise où les frontières, linguistiques comme musicales, comptent moins que l'envie de créer et collaborer. Et

pour Myyr, cette collaboration est essentielle. C'est avec ses deux meilleurs amis qu'il a monté un studio d'enregistrement. Ils y travaillent aussi bien sur leurs propres projets qu'en tant que *beatmakers* pour d'autres artistes.

Myyr observe un paysage versatile

Mais lorsqu'il s'agit de monter, sur scène, l'artiste est à nouveau confronté à lui-même: «monter sur scène ça me provoque toujours un engouement de fou. Toujours stressé, ça, c'est sûr», décrit-il, avant d'ajouter que «chaque date reste une occasion de s'améliorer». Sur la scène biennoise elle-même, Myyr observe un paysage versatile. Il évoque des soirées où les genres *clash* d'une salle à l'autre; afro-house et techno au club *La Cour*, trap et dub côte à côte à *La Coupole*. Une diversité qu'il apprécie, tout en notant une confusion qui semble davantage portée par des intérêts commerciaux. En effet, l'idéal de ville alternative hétéroclite semble aujourd'hui appartenir davantage au passé au profit d'une trop grande offre qui perd parfois son public. Malgré cela, Myyr continue d'y voir un terrain fertile à l'effervescence musicale ne manque pas de conseiller un passage à *La Cour*, qui aurait le «meilleur système son et une incroyable programmation» pour s'en faire une idée concrète. •

Gloria M. Venturini

Instagram de l'artiste: @myyr.adore



L'amour au goût de sel

CINÉMA • Inspiré d'une histoire vraie, le film d'animation *In Waves* (Phuong Mai Nguyen, 2026) raconte l'amour d'AJ & Kristen, teinté par l'accompagnement dans la maladie. Une œuvre pop, colorée et émouvante.

Los Angeles, années 2000. Un lycéen timide, amateur de skateboard et de dessin, tombe amoureux de Kristen, jeune femme passionnée de surf. D'un amour naïf et léger, leur relation évolue vers une union profonde et inconditionnelle. Mais le couple est bientôt bouleversé par une nouvelle difficile: Kristen est atteinte d'un cancer. Cette histoire, c'est celle d'AJ Dungo, auteur du roman graphique *In Waves* (2019), adapté cette année dans un film d'animation franco-belge du même nom, présenté aux Festival de Cannes et d'Annecy.

Un film doux et sensible

Ce drame, porté par les voix de Rio Vega et Lyna Khoudri, pose la question difficile de l'accompagnement d'un individu atteint de cancer. Comment



s'occuper au mieux de cette personne, comment la soutenir dans son combat, sans la victimiser ou la faire culpabiliser de ce que l'on sacrifie pour elle? L'animation, texturée en 2D et très colorée, adoucit quelque peu le sujet. Le rendu-différent de celui du roman graphique, aux contours plus marqués et aux couleurs pastel – est

très travaillé et réussi. La musique du film oscille quant à elle entre un dépouillement instrumental reflétant la fragilité des personnages dans les passages les plus intimistes et une ampleur orchestrale accompagnant à merveille les moments d'émotions et les scènes de surf.

Entre teen-movie et mélodrame

L'adaptation n'est pas exempte de défauts. Les dialogues, pas toujours crédibles, peinent à imiter un authentique «parler jeune»: la façon dont s'expriment les protagonistes semble à ce titre peu naturelle. En outre, on peut questionner le choix d'évacuer partiellement l'histoire de la culture surf – l'un des fils conducteurs singuliers du livre – au profit d'un *pathos* déjà très présent. Reste alors un *teen*

movie virant au mélodrame, touchant mais rappelant d'autres films adaptés de romans, comme *Nos étoiles contraires* (sur un amour de jeunesse menacé par le cancer) ou *Réparer les vivants* (qui utilise aussi les vagues comme métaphore de la vie, du choc de la mort et de la traversée du deuil). Pour autant, après le visuellement sublime *Arco* et l'hilarant *Jim Queen* plus tôt cette année, il ne fait nul doute que l'animation francophone n'a pas fini de nous séduire. On ne peut dès lors qu'attendre avec impatience *Le Corset* de Louis Clichy et *Lucy Lost* d'Olivier Clert, tous deux disponibles en octobre au cinéma. •

Ilhan Guesmia

Qui a peur des femmes?

POP CULTURE • Et si votre misogynie n'avait rien de banal et était une affaire de société? On ne naît pas misogyne, on le devient: c'est précisément ce qu'explore la journaliste Chloé Thibaud dans son dernier ouvrage *Pourquoi les hommes ont peur des femmes. La fabrique culturelle de la misogynie* (2026).

Poupée tueuse, marâtre monstrueuse ou adolescente manipulatrice: les œuvres culturelles «populaires», largement consommées et partagées au sein de la société regorgent de personnages féminins effrayants et vicieux. Dans ces histoires, un message ressort: les femmes sont à craindre.

On a appris aux hommes à redouter les femmes

La «gynophobie», soit la «peur des femmes», s'inscrit dans nos imaginaires, en grande partie par le biais de la pop culture. En 1982, Margaret Atwood écrivait: «Les hommes ont peur que les femmes se moquent d'eux, les femmes ont peur que les hommes les tuent». L'occasion de questionner l'asymétrie des rapports sociaux de genre dans une société patriarcale: un homme tue une femme parce qu'elle est une femme

toutes les dix minutes dans le monde: on parle de féminicides. Les femmes sont davantage exposées aux violences masculines; pourtant, ce sont elles qui sont régulièrement représentées comme dangereuses ou menaçantes. Dès lors la question se pose: les hommes agissent-ils ainsi par peur des femmes?

Le male gaze à tout prix

Selon l'autrice, la peur des femmes joue un rôle de légitimation de la misogynie: si l'on persuade les hommes que les femmes sont dangereuses, leur contrôle et leur domination se trouvent justifiés. Cette peur n'est pas le fruit d'une œuvre culturelle isolée, mais d'une accumulation de représentations auxquelles nous sommes exposés dès le plus jeune âge: «Il ne s'agit jamais d'un seul livre ou d'un seul film». À travers l'exemple de *Blanche Neige*, jeune fille de seulement quatorze ans, Chloé Thibaud montre comment les petites filles apprennent très tôt que leur vie n'a

de valeur que si un homme lui en attribue une. Dans ce conte, le baiser sauveur du prince confirme cette thèse, tandis que la jalousie de la belle-mère l'édifie en rivale potentielle.

Diviser pour mieux régner

Cette mise en rivalité des femmes ne se limite pas aux princesses des contes. Très jeunes, les femmes intériorisent le fait qu'il n'existe pas pire ennemi qu'une autre femme. Les séries du 21^e siècle débordent elles aussi d'exemples de femmes «mauvaises»: la «mean girl» est l'archétype de l'adolescente peste et populaire que les autres filles redoutent. Chloé Thibaud souligne que la «mean girl» n'a pas d'équivalent masculin. Le «bad boy», lui, est souvent présenté comme désirable et séduisant, bien que violent. Ces représentations contribuent à désigner qui doit être perçu-e comme une menace. Plutôt que de nous ouvrir les yeux sur les violences masculines, on diabolise les femmes et les érige en menace, y compris pour elles-mêmes.

Ces dernières sont mises en compétition, toutes dressées les unes contre les autres comme des concurrentes potentielles dans la séduction et l'exclusivité d'un homme. Nous pouvons ici questionner ce modèle hétéronormé, qui exclut toute autre forme de sexualité. Tout ceci les empêche de combattre le vrai danger: la société patriarcale, organisée dans tous ses aspects (juridiques, politiques, sociaux) autour de la domination masculine. Dans le cas où les femmes se rassemblent, elles peuvent également être perçues comme menaçantes: c'est en faisant preuve de solidarité qu'elles prennent conscience de leur pouvoir politique. Finalement, la journaliste invite non seulement à déconstruire les vieux archétypes mais à en imaginer de nouveaux. Elle conclut que les hommes n'ont pas réellement peur des femmes: on leur a appris à les redouter. •

Léontine Julliard

De Heidi à Kaguya

EXPOSITION • Le 27 septembre dernier s'achevait la dernière exposition du MUDAC, intitulée *Isao Takahata. Pionnier du dessin animé contemporain, de l'après-guerre au Studio Ghibli*. Retour sur une exposition passionnante.

Si on vous parle des studios d'animation *Ghibli*, il y a fort à parier que la 1^{ère} personne qui vous vient à l'esprit soit Hayao Miyazaki. Pourtant, c'est bel et bien ensemble, avec un autre artiste de génie, que le maître de l'animation japonaise a co-fondé le studio en 1985. Cet homme, c'est Isao Takahata, et c'est à ce cinéaste extraordinaire que le MUDAC a consacré sa dernière exposition, en partenariat avec la Cinémathèque suisse et le *Locarno Film Festival*.

Un parcours instructif et divertissant

Après avoir lu une frise chronologique retraçant les événements les plus marquants de la vie du cinéaste, les visiteur-euses sont invité-es à découvrir progressivement sa vie et ses œuvres, de ses premiers pas sur le petit écran avec *Heidi* (1974) notamment, à son



magnum opus et chef-d'œuvre absolu *Le Conte de la princesse Kaguya* (2013) – qui occupe comme il se doit une salle entière du parcours. L'exposition trouve un juste équilibre entre explications écrites et données matérielles: le public peut à la fois se renseigner sur les diverses étapes de la vie du réalisateur, admirer ses carnets, dessins et *storyboards*, suivre le processus de production d'un film d'animation, mais aussi visionner plusieurs extraits de films et documents audiovisuels qui rendent l'exposition vivante et animée. On regrettera toutefois, au niveau de l'agencement, l'idée peu heureuse de faire résonner le générique d'*Heidi*, guilleret et entêtant, à quelques mètres de la présentation du très sombre Tombeau des lucioles...

Isao Takahata en Suisse?

Quoique relativement généraliste, l'exposition bénéficie d'un angle inédit sur le rapport qu'entretenait Takahata avec

l'Occident (francophone notamment), de sa formation à ses inspirations (Prévert, Grimault) en passant par ses visites et représentations du Canada dans la série *Anne aux pignons verts* (1979) ou encore de la Suisse dans la série *Heidi*, toutes deux adaptées de classiques littéraires occidentaux. Il est à ce titre particulièrement amusant de voir défiler des photos de Takahata et son équipe dans des paysages suisses où ils se sont rendus afin d'effectuer un travail d'observation, qui a visiblement porté ses fruits puisque la série resitue avec une justesse étonnante les décors montagnards de notre pays. Les longs-métrages ne sont pas en reste, l'exposition les présentant un à un de façon assez égalitaire et accordant une place bienvenue à certains films moins connus du réalisateur, comme *Mes voisins les Yamada* (1999). Seul le magnifique *Souvenir goutte à goutte* (1991), très discret dans le parcours, semble défavorisé.

Un scénariste engagé

Au chapitre des regrets, on déplorera un focus majoritaire sur l'animation au détriment de l'écriture, de l'engagement politique (communiste et pacifiste) et des thèmes chers au réalisateur et scénariste, évoqués trop rapidement; un choix paradoxal pour une exposition sur un homme qui a la singularité de s'être fait sa place dans le monde de l'animation grâce à son parcours littéraire et non à une formation de dessinateur professionnel.

Le regretté Isao Takahata devenu luciole le 5 avril 2018

Dans l'ensemble, malgré quelques rares défauts, cette exposition est d'un intérêt et d'une beauté incontestables. Il n'y a plus qu'à espérer qu'elle donnera envie à une large audience de découvrir l'œuvre somptueuse du regretté Isao Takahata, devenu luciole le 5 avril 2018. •

Ilian Guesmia

Au fil des oeuvres Le voguing

DANSE • Le voguing connaît aujourd'hui un regain de popularité. Cependant, le contexte dans lequel il a émergé est souvent passé sous silence. Retour sur l'histoire de cette danse.

Des mains qui volent comme des papillons, des tourbillons de *strass* et des chutes dramatiques: le *voguing* a de quoi impressionner. La danse connaît d'ailleurs depuis quelques années un engouement à l'international. Sa popularité est telle que *France Télévision* a lancé en 2025 une série documentaire sur le sujet intitulée *Ballroom, danser pour exister*. Pour remonter aux origines du *voguing*, il faut se rendre à New York, dans l'underground queer de la deuxième moitié du XX^e siècle.

La culture ballroom

Dès la fin du XIX^e siècle, la communauté LGBT étasunienne organise des *balls*, événements mêlant concours et défilés qui prenaient souvent place dans des salles de bal. Cependant, les personnes racisées étaient reléguées aux marges de ces manifestations, pensées par et pour des personnes blanches. Dès les années 1960, elles commencent à organiser leurs propres *balls*. C'est là que naîtra ce qu'on a appelé la culture *ballroom*, qui a durablement influencé la culture queer – bien que les communautés qui l'ont façonnée ne soient encore que trop peu créditées.

Naissance d'une danse

De la scène *ballroom* naît le *voguing*. La danse trouve son origine dans l'imitation des poses des modèles des magazines de mode au rythme de la musique, comme le magazine *Vogue* d'où elle tire son nom. Les femmes trans ont joué un rôle clé dans l'évolution du *voguing* vers des mouvements plus fluides, accentuant les hanches et les mains, ce qui a abouti au *vogue fern* qui est la forme la plus connue de la danse aujourd'hui. Pour les personnes qui le pratiquent, le *voguing* est une réappropriation du corps qui permet de se libérer des carcans de genre imposés par la société: c'est une danse où l'on «parle» avec son corps, où l'on s'exprime selon des codes différents des normes sociales qui le contraignent en-dehors de la piste de danse.

Une danse politique

Si le *voguing* émane donc d'un contexte fondamentalement politique,



puisqu'il représentait une manière de se retrouver et de regagner en puissance pour des communautés marginalisées, son passage au mainstream s'est accompagné d'une forme de dépolitisation. En 1990, le titre «Vogue» de Madonna, ainsi que le documentaire *Paris is Burning* sorti 6 mois plus tard, placent le *voguing* sous le feu des projecteurs.

C'est une manière de visibiliser les corps queer

La danse a continué à gagner en visibilité, au point que le *voguing* a atteint le statut de catégorie olympique lors des JO 2024. Si l'engouement pour le *voguing* lui a ouvert de nouvelles portes, il a eu comme effet de le reléguer à un simple spectacle divertissant, loin de toute vocation politique.

Résister en dansant

Le *voguing* a cependant aussi été utilisé comme moyen de résister à un système d'oppression. Des danseur-euses ont notamment rejoint la manifestation à Mexico City en 2025 pour Sara Millerey, victime de transfémicide en Colombie. Pour la journaliste Noah Jarillo González, l'utilisation du *voguing* dans ce contexte était une manière de visibiliser des corps queer et de leur rendre leur puissance, en réponse à un système qui voudrait les punir et les effacer. Malgré la tendance systémique à tout transformer en divertissement monétisable, le *voguing* continue donc aujourd'hui d'incarner une forme de résistance, face aux tentatives de contrôle des corps queer, racisés et marginalisés. •

Mathilde Griesel

Voir clair avec Adèle Haenel

THÉÂTRE • Quelques jours seulement après sa Carte blanche, qui dénonce les violences sexistes et sexuelles et le génocide à Gaza, supprimée par France Télévisions, Adèle Haenel revient plus forte que la censure dans sa pièce Voir clair avec Monique Wittig.

Le 11 septembre dernier, c'est la Lchaux-de-Fonds qui accueillait le duo de la compagnie *DameChevaliers*: Adèle Haenel et Caro Geryl. Créée au Théâtre Populaire Romand en 2025, la pièce *Voir clair avec Monique Wittig* propose une lecture de *La pensée straight* (1980) - ouvrage emblématique de Monique Wittig, philosophe et pionnière des études genres - qui, dans les nombreuses théories féministes existantes, propose de nouvelles lentilles: et si la manière de sortir de l'hétérosexisme se trouvait dans le lesbianisme?

Ressuscitée par le théâtre

Février 1980, France. La conclusion «les lesbiennes ne sont pas des femmes» (1980) choque les esprits par sa radicalité. Derrière une tournure quelque peu provocatrice se cache toute l'essence de son idéologie. Figure du féminisme matérialiste, Wittig redéfinit, dans *La pensée straight* (1980), l'hétérosexualité non plus comme une simple sexualité, mais comme un système politique oppressif, opposant la classe des hommes à la classe des femmes, à l'instar d'une vision marxiste du monde social - les hommes exploitant le travail domestique et reproductif gratuit des femmes. Le concept de «femme» ne prend alors son sens que dans un contexte hétérosexué, où il désigne une classe sociale dominée et discriminée sur un plan idéologique, économique et politique. Pour aller au-delà des rapports de domination entre l'opprimeur et l'opprimée, l'autrice voit les sexualités non-straight comme un moyen de sortir de cette binarité de genre.

Le lesbianisme comme résistance contre le système hétéropatriarcal

Sans surprise, c'est avec Adèle Haenel que résonnent ces théories. Bien que révélée dans le cinéma français, l'actrice, autrice et militante féministe décide de mettre fin à sa carrière cinématographique pour

cause d'un système qui invisibilise les victimes de violences sexistes et sexuelles en protégeant les agresseurs. Se reconnaissant dans le militantisme de Wittig, Adèle Haenel trouve ainsi dans *Voir clair avec Monique Wittig* (2025), une manière de lui rendre hommage.

Retour d'expérience

C'est dans une ambiance intimiste qu'Adèle Haenel et Caro Geryl, ici musicienne, nous convient à les rejoindre. À la manière d'une professeure lors d'un cours magistral, la première vulgarise dans un monologue une partie des théories wittigiennes, la deuxième l'accompagnant sur des notes oniriques. C'est ainsi que les spectateur-ices, perçu-es comme ignorant-es, se placent en tant qu'élèves à l'écoute d'Adèle Haenel, ici détentrice du savoir. Or, il



a paru difficile de savoir si la comédienne apparaissait sur scène en tant qu'Adèle Haenel et de ses convictions ou bien sous les traits d'un personnage qu'elle incarnerait, distinction qui aurait eu le mérite d'être clarifiée. Par ailleurs, le choix scénique de cette dernière de tenir un discours humble et parfois quelque peu hésitant, sans doute car empreint d'émotion, place Adèle Haenel, ou son personnage, sur un plan d'égalité avec le public en ce qu'elle-même subit les conséquences du système et doit faire l'effort de le comprendre et le déconstruire pour mieux le rebâtir. Une dernière critique pourrait être apportée en revanche sur le choix artistique questionnable d'Adèle Haenel qui, dans son écriture, décide

de ne pas évoquer le lesbianisme politique, concept pourtant central dans l'œuvre de Monique Wittig qui considère le lesbianisme comme une forme de résistance contre le système hétéropatriarcal.

Une pièce nécessaire

Bien qu'ayant été pionnière du *Mouvement de Libération des Femmes* (MLF), Monique Wittig a pourtant été longtemps effacée de l'histoire du féminisme français.

Faire de son homosexualité une lutte féministe

En effet, sa fulgurance révolutionnaire de faire de son homosexualité une lutte féministe novatrice n'a pas été consensuellement bienvenue. Proposer une pièce de théâtre pleinement consacrée à la redécouverte de son œuvre marque alors un tournant. *Voir clair avec Monique Wittig* voit le jour dans un contexte politique polarisé et polarisant, fortement marqué par une montée de l'extrême-droite et du fascisme, qui attaque en partie la minorité non-straight. Dans un monde où tout semble nous diviser, la pièce a su transmettre aux spectateur-ices un sentiment fort de communauté, rassemblant non seulement les personnes queer, mais aussi toutes les personnes déviantes d'un système qui tend à opprimer et discriminer les minorités. La lutte féministe étant intersectionnelle, Adèle Haenel se donne par ailleurs pour objectif d'éclairer les dessous d'un système capitaliste présenté comme encourageant les oppressions. Pour terminer sur une note positive, si vous n'avez pas eu l'occasion de répondre présent-e à la Tcho, rendez-vous entre le 16 et le 24 mars 2027 à la Comédie de Genève pour de nouvelles représentations de la pièce! •

Ainhoa Holzer et Charlène Wicky

Chronique Les rdv culture

Recos du mois

Pour éviter le métro, boulot, dodo, L'auditoire vous propose quelques événements culturels pour se remettre dans le bain.

L'Art de Ne Pas Dire, Clément Viktorovitch – 08.10

Professeur de rhétorique à Sciences Po Paris, Clément Viktorovitch s'est attaqué en 2023 à la scène avec son texte: *L'Art de Ne Pas Dire*. Cette pièce de théâtre s'inspire du «réel observable» pour illustrer comment les politicien-nes de nos jours distordent notre rapport à la vérité. Dans la version imprimée, il y ajoute *Chroniques d'un saccage du langage*, un catalogue de citations fallacieuses prononcées par diverses politicien-nes.

Lausanne Underground Film & Music Festival (LUFF) – 14.10 au 18.10

Cet octobre, le LUFF revient pour sa 25^e édition à Lausanne. Réunissant plus de 30 artistes, le festival offre des concerts, films, mais aussi des workshops. Avec sa musique expérimentale et avant-gardiste, c'est un lieu où les artistes peuvent explorer la frontière du son, et rejeter les esthétiques musicales commerciales. Offrez à vos oreilles des résonances et sonorités singulières au LUFF!

Black Flower par Ted Joans, MCBA – 09.10.26 au 28.02.27

Venez découvrir la première rétrospective monographique de l'artiste étatsunien Ted Joans au Musée Cantonal des Beaux-Arts. Initialement musicien, puis connu pour sa poésie et ses écrits engagés et anti-racistes, Ted Joans a également conçu des peintures, collages et films. Collection méconnue, explorant surréalisme, jazz, *Black Power* et panafricanisme, qui sera exposée cet automne à Lausanne.

Les Cerfs-Volants de Kaboul, Khaled Hosseini (2003)

En ces jours où nous voyons le Moyen-Orient en tumulte, replongeons-nous dans *Les Cerfs-Volants de Kaboul*. Khaled Hosseini nous raconte l'histoire d'Amir un jeune Pachtoune, hanté par sa trahison d'enfance envers son ami Hassan, part en quête de rédemption dans un Afghanistan sous le joug des Talibans. •

Leyly Farman-Farmaian

Rentrée serrée...

Chien méchant
méchant



500 MÈTRES PLUS TARD...

©Charlène Wicky



Cette rentrée 2026, le nombre d'étudiant-es inscrit-es a dépassé le cap historique des 18'000. Couloirs bondés, queues d'un kilomètre à la cafet', étudiant-es assis-es par terre dans les amphithéâtres, nos fonctionnaires ont visiblement pris des vacances un peu trop longues. Connaissant la capacité des salles ainsi que le nombre de personnes attendues, aucune mesure n'a visiblement été prise avant la rentrée, et nous imaginons bien nos administrateur-ices se dire: «Oh on verra bien!», d'un air détendu et indifférent.



Bisous

C'est à partir de la semaine deux, qu'une veine d'inquiétude s'est décidément installée sur leur front, une mesure a enfin été prise. Pour bien entendu respecter les normes de sécurité, un mail de rappel a été envoyé aux étudiant-es afin qu'ils-elles n'oublient pas de s'asseoir au premier rang lors des cours... Grâce à ceci, tout le monde a une place maintenant, venez voir par vous-même et si vous ne parvenez pas à rentrer dans la salle, ne trouvez pas cela anormal, une personne a certainement dû s'asseoir devant la porte.



Bourdieu content



Et on se demande quand est-ce que des étages supplémentaires seront construits à Anthropole ou si une activité d'analyse sensorielle pendant les pauses de midi peut être organisée au sous-sol. Un espoir habite toutefois nos étudiant-es, peut-être que selon la loi de l'offre et de la demande, les matés d'Artigus vont finalement devenir abordables. En voilà certains qui profitent de la foule et font des bénéfices. Dans tous les cas, nous souhaitons déjà bonne chance aux premières années pour leurs examens à venir, ceux-ci risquent d'avoir des exigences particulières, on se réjouit de les voir les passer dans les couloirs...



Bourdieu pas content



Le comité de L'auditoire



1KM PLUS TARD...



WINNER!
BON APP 23



!!!
DÉPART